



**HENALLUX**

**CATÉGORIE DE PÉDAGOGIE**

**Bastogne**

*Régendat*

Jean-François Stoffel

***Épistémologie de l'histoire***

**2015**

---

# Introduction

---

## I. DEFINITION

### 1. Étymologie

Selon son étymologie (*épistémè* = science, connaissance, savoir + *logos* = discours, jugement), l'épistémologie est un discours, une réflexion sur le savoir.

### 2. Diversité des acceptions nationales

Dans le monde anglophone, ce terme prend une signification fort générale, puisqu'il désigne la théorie de la connaissance, de *toute* forme de connaissance.

Dans le monde francophone en revanche, l'acception de ce terme est plus restreinte et renvoie à cette forme bien précise de connaissance qu'est la connaissance scientifique. « Épistémologie » devient alors presque synonyme de « philosophie des sciences ».

Dans le cadre de ce cours, il s'agira — plutôt dans la lignée de l'acception anglophone, puisque l'histoire n'est pas à proprement parler une science (\*) — de mener une réflexion critique sur les conditions de possibilité de la connaissance historique.

(\*) Comme la science, l'histoire met en œuvre une méthodologie (uniquement) rationnelle et critique (alors que la foi accepte d'aller *au-delà* de la raison et que le mythe ne se préoccupe ni d'être rationnel ni d'être critique), mais, contrairement à la science, elle se trouve dans l'impossibilité de pratiquer la répétition et l'expérimentation, qui sont des exigences essentielles de la démarche scientifique.

### 3. Une perspective méthodologique

Comme l'épistémologie de la physique, par exemple, conduit le physicien à réfléchir sur ce qu'est une loi, une théorie ou une expérience scientifiques, afin que, fort de cette réflexion, il puisse devenir un physicien plus avisé (c.-à-d. particulièrement conscient des problèmes méthodologiques liés à son activité), l'épistémologie de l'histoire ambitionne d'attirer l'attention de l'historien sur les problèmes méthodologiques propres à la reconstitution et à la narration du passé.

## 4. Distinctions supplémentaires

### *Différente de la critique historique*

L'épistémologie de l'histoire ne s'identifie donc pas à la critique historique qui, elle, s'attache à vérifier le statut des documents historiques (ce document est-il bel et bien authentique ?) et à déterminer le degré de confiance que l'historien peut accorder aux informations qu'ils contiennent (cet auteur ou ce témoin est-il fiable ?).

### *Différente de la pédagogie de l'histoire*

Elle ne s'assimile pas davantage à la pédagogie de l'histoire qui, elle, se préoccupe de savoir comment il convient de faire cours pour que la matière soit parfaitement comprise et assimilée par l'élève.

### *Différente de l'épistémologie historique*

De même, elle se démarque totalement de l'épistémologie historique, expression qui désigne, essentiellement dans le monde francophone, une théorie de la science ou une philosophie des sciences tout à fait « traditionnelle », mais caractérisée (d'où cette dénomination particulière) par la place prépondérante qu'elle accorde, dans son analyse, à la considération des enseignements de l'histoire des sciences.

### *Différente de la philosophie de l'histoire*

Enfin, elle se différencie radicalement de la philosophie de l'histoire, soit de ces doctrines philosophiques qui admettent que l'histoire obéit à un sens, sinon à une intention, et qui se proposent de faire apparaître ce sens ou cette intention (\*).

(\*) Mentionnons, à titre d'exemple, quelques penseurs qui se sont illustrés par le développement d'une philosophie de l'histoire : le prélat, théologien et écrivain français Jacques Bénigne Bossuet (1627-1704), le philosophe allemand Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831), le philosophe, économiste et homme politique allemand Karl Marx (1818-1883) ou encore le philosophe français Auguste Comte (1798-1857), connu pour sa célèbre loi des trois états (cf. *infra*).

### *Conclusion*

Distincte de la critique (qui porte sur la vérification des faits), de la pédagogie (qui porte sur la transmission du savoir), de l'épistémologie historique (qui est une épistémologie des sciences basée sur l'histoire et non une épistémologie de l'histoire), de la philosophie de l'histoire (qui s'attache à relever les lois gouvernant l'histoire), l'épistémologie de l'histoire est, pour l'essentiel, une réflexion sur la méthodologie qu'il convient de mettre en œuvre pour être un bon historien, c.-à-d. un historien capable de produire un récit historique (ou un cours d'histoire) le plus proche

possible de la réalité historique et conscient, autant que faire se peut, des possibilités et des limites du travail historique.

## II. TRAITS DISTINCTIFS

### 1. Descriptive et réflexive

Telle que nous l'entendons, l'épistémologie de l'histoire s'attache à caractériser, à formaliser, à décrire le travail de l'historien à partir de l'observation de sa pratique effective. Venant après la reconstitution historique, l'épistémologie de l'histoire opère donc un retour sur cette reconstitution pour décrire la méthodologie qui fut la sienne et pour en apprécier les richesses et les faiblesses. Loin d'être le résultat de considérations élaborées a priori (\*), l'épistémologie est bel et bien une description a posteriori (\*\*) de ce qui se fait ou de ce qui devrait se faire.

(\*) A PRIORI. — En partant de données (par ex. rationnelles) antérieures à l'expérience et donc non fondées sur l'expérience.

(\*\*) A POSTERIORI. — En partant de données postérieures à l'expérience et donc acquises grâce à l'expérience.

QUESTION :

1. Mon cours serait-il *a posteriori*, parce que je l'ai déjà expérimenté avec les étudiants des années précédentes, mais aussi *a priori*, parce qu'il y a bien une année durant laquelle je l'ai délivré pour la première fois ?

### 2. Normative et critique

Non contente de prendre acte de ce qui se fait concrètement, l'épistémologie porte un regard critique sur les pratiques historiques effectives et cherche à définir les normes d'une pratique idéale. Elle évalue donc la position de la pratique historique actuelle par rapport à une pratique idéale qui conduirait à une connaissance certaine et pleinement justifiée.

## III. THÈMES

Pour mieux faire entendre ce qu'est véritablement l'épistémologie de l'histoire, le plus simple est encore d'évoquer quelques problématiques qui sont de son ressort :

1. qu'est-ce que la vérité historique ? Peut-on l'atteindre ?
2. est-il souhaitable de se faire le contemporain des événements ou des personnages étudiés ? Est-ce possible ?

3. peut-on comparer des situations historiques et, suite à cette comparaison, porter un jugement à leur égard ? Par exemple, en parlant d'un progrès ou d'un déclin ?
4. faut-il appréhender l'évolution historique en termes de continuité ou de discontinuité ? Ces deux approches sont-elles exclusives l'une de l'autre ?...

## IV. LIMITES

« Ce que je reproche à l'histoire, c'est le peu de conscience qu'elle a de ce qu'elle est, du métier qu'elle fait, de ce à quoi elle répond [...] et de ce qu'elle produit »  
[Paul VALÉRY (1871-1945)]

### 1. Aversion de l'historien pour les considérations méthodologiques

Comme le faisait remarquer l'écrivain français Paul Valéry (1871-1945), l'historien, par nature réfractaire aux généralisations, aux vastes vues de l'esprit, aux systèmes philosophiques, est fort peu enclin à formaliser ou même à simplement exposer la méthodologie historique qu'il a suivie au cours de ses recherches et qui a pourtant contribué à faire le succès de sa production.

Ce n'est pas qu'il veuille jalousement conserver les recettes de son succès. Tout simplement, l'historien n'aime pas enseigner comment il convient de travailler, ne se soucie guère de tirer parti de son expérience pour communiquer aux jeunes générations les pièges qu'il convient d'éviter, pas plus qu'il ne souhaite donner des conseils techniques sur le métier d'historien.

### 2. Motifs de cette aversion

Plusieurs motifs peuvent rendre compte de cet état de fait et, par conséquent, nous aider à comprendre pourquoi il n'existe presque pas de livres ou de manuels consacrés à l'épistémologie de l'histoire.

Tout d'abord, bien sûr, la difficulté de dégager des règles de travail ou des conseils qui jouissent d'une certaine généralité, alors que chaque secteur de l'histoire (l'histoire économique, l'histoire sociale, l'histoire diplomatique...), chaque période de l'histoire (l'antiquité, le moyen âge, l'époque contemporaine...) et, pour tout dire, chaque recherche historique (l'étude des caricatures politiques lors de l'« Affaire Dreyfus », l'histoire des animaux de compagnie...) possède ses propres règles, ses propres exigences (\*).

(\*) Aussi avons-nous insisté, dans le cours de *Critique historique et de critique de l'information*, sur la nécessité d'adapter la méthode de travail, et de collecte des données en particulier, aux spécificités du sujet étudié.

Mais le véritable motif d'un tel dédain pour les questions de méthodologie et d'épistémologie ne réside-t-il pas aussi, et peut-être surtout, dans la crainte de l'historien de passer pour « philosophe » s'il venait à traiter de tels sujets ?

### 3. Quelques exceptions

Certes, il existe quelques exceptions, parmi lesquelles figurent des ouvrages tels que *l'Apologie pour l'histoire* de l'historien médiéviste français Marc Bloch (1886-1944), ou encore, davantage conceptualisé, *De la connaissance historique* de l'historien de l'antiquité français Henri-Irénée Marrou (1904-1977), ou même les *Simple observations sur la façon d'écrire l'histoire* de l'historien belge Léopold Gênicot (1914-1995) (\*).

(\*) Encore importe-t-il de faire remarquer, trait pour le moins significatif, que ce dernier a volontairement présenté ses observations sans apprêt ni effets de styles, et en prenant bien soin de préciser qu'il n'avait pas eu le souci de bâtir un système et que, d'ailleurs, il n'avait jamais eu grande propension ni grande aptitude à la spéculation !

Enfin, même s'ils n'ont pas écrit de monographies spécialement consacrées à ce sujet, nous ne manquerons pas de mentionner les historiens et philosophes des sciences Hélène Metzger (1889-1944) et Alexandre Koyré (1892-1964), dont les travaux historiques sont émaillés de réflexions méthodologiques pour le moins intéressantes.

### 4. Notre objectif

Face à une telle situation, notre objectif, en rédigeant ce cours, consistera seulement à recueillir et à ordonner les réflexions disparates que nos lectures nous ont permis de trouver chez ces auteurs, sans prétendre à aucune originalité autre que celle d'avoir tenté de classer systématiquement et méthodiquement leurs observations.

Après avoir ainsi marqué, une fois pour toute, notre dette à l'égard des travaux repris dans notre bibliographie et la part qui, dans ce syllabus, pourrait nous revenir, nous nous abstiendrons désormais de renseigner plus spécifiquement les innombrables emprunts que nous avons opérés.

### 5. Notre point de vue

Notre formation est celle d'un chercheur en histoire des sciences et en philosophie des sciences. Comme on ne parle jamais aussi bien que de ce que l'on a soi-même expérimenté, bon nombre d'exemples que nous donnerons seront issus de notre pratique dans ces deux domaines. Aussi

pourra-t-on regretter, quelquefois, que ces exemples ne soient pas davantage issus de l'histoire générale. Il n'en reste pas moins que les principes généraux que nous énoncerons seront, eux, facilement transposables aux autres domaines de la recherche historique. Il revient donc à chaque étudiant de substituer aux exemples issus de l'histoire des sciences que nous donnons, des exemples similaires qui, eux, soient issus de ses domaines de prédilection.

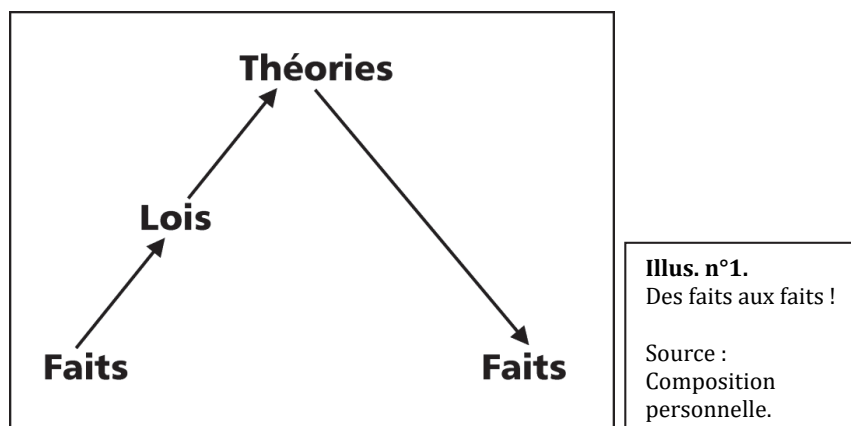
# Chap. I.

## Les faits

### I. INTRODUCTION

#### *Au départ et à l'arrivée : les faits*

Les sciences dites exactes tirent toute leur valeur et toute leur solidité des faits sur lesquels elles se fondent et des faits auxquels elles se confrontent. Les faits semblent ainsi constituer tout à la fois le point de départ et le point d'arrivée de l'élaboration des théories scientifiques : à partir des faits observés, le scientifique élabore des hypothèses, puis des lois et enfin des théories qui doivent rendre compte de ces faits, puis, revenant vers l'expérience, il soumet ces hypothèses, lois ou théories à l'épreuve des faits [illus. n°1]. Il en va de même pour l'historien, dont le récit doit se baser sur des faits et sera confronté aux faits.



#### QUESTIONS :

1. Pourquoi ne pas en rester aux faits ? Autrement dit, quel est l'intérêt de passer par des lois et des théories si c'est quand même, au final, pour retrouver les faits ?
2. Par rapport à ce schéma, quelle différence feriez-vous entre les sciences exactes et les sciences humaines ? Une question de redescendre...
3. Dessinez, sur ce schéma, la partie objective et la partie subjective, selon la vision naïve... et selon le cours.

#### *Des faits inaccessibles directement*

Si l'historien et le scientifique ont donc en commun d'avoir les faits comme point de départ et comme point d'arrivée de leur recherche, il



convient de prendre conscience que l'historien ne peut accéder directement aux faits qui le concernent, c.-à-d. au passé, mais seulement par l'intermédiaires de traces et dans la mesure :

1. où ces traces ont résisté aux outrages du temps [illus. n°2] ;

### Illus. n°2.

François Perrier (1590-1650), frontispice de *Eigentlyke Afbeeldinge, van Hondert der Aldervermaerdste Statuen of Antique-Beelden Staande binnen Romen* (Amsterdam, 1638).

Si le thème du temps en tant que destructeur de la beauté humaine a bénéficié d'un traitement pléthorique au sein de l'histoire de l'art, celui du temps en tant que destructeur des vestiges du passé est bien moins fréquent. Cependant, on doit au peintre et graveur français François Perrier (1590-1650) cette scène allégorique, semble-t-il unique, qui nous montre le vieux dieu du Temps, s'appuyant sur sa faux, en train de dévorer ce qui était à l'époque l'une des pièces les plus célèbres de la statuaire antique, à savoir le Torse du Belvédère. Certes, l'artiste qu'est François Perrier aimerait croire le dicton d'Hippocrate selon lequel « ars longa vita brevis », mais comme en témoigne ce frontispice, la réalité est autre : le temps est une force destructrice qui s'attaque aussi aux trésors du passé.

Source : K. LIPPINCOTT, *L'histoire du temps*, p. 176.



2. où il les a retrouvées ;
3. où il est capable de les interroger et de les interpréter.

Développons ces quelques points.

## II. SURVIVRE

L'historien est confronté soit à l'absence de documents (ce qui est le lot quotidien de celui qui étudie l'histoire ancienne) soit, au contraire, à une surabondance de documents (c'est la difficulté que doit gérer celui qui s'attache à l'histoire contemporaine).

Dans l'un comme dans l'autre cas, les documents conservés :

1. ne sont pas toujours ceux que nous voudrions ;
2. ne nous informent pas toujours sur ce que nous voudrions savoir.

Aussi ce ne sont pas les questions les plus intéressantes qui sont, forcément, les mieux documentées.

EXEMPLE. — En étudiant la Palestine du 1<sup>er</sup> siècle, nous découvrirons plus de documents sur la vie sentimentale d'Hérode (73-4 acn), roi des Juifs, que sur la date de naissance du Christ !

La première limite qui s'impose brutalement à l'historien, qu'il subit sans pouvoir la contourner, c'est donc la présence ou l'absence d'une documentation. Tant et si bien que l'idée la plus originale ou le sujet le plus passionnant restera lettre morte si l'historien n'a pas de documents pour la développer, pour l'étudier (\*).

(\*) D'où la nécessité de l'enquête heuristique, étudiée au cours de Critique historique et critique de l'information.

### III. IDENTIFIER

Ces traces qui ont subsisté, il faut encore les retrouver. Mais pour pouvoir les retrouver, il faut, au préalable, les identifier comme documents historiques potentiellement intéressants !

À première vue, il est facile d'argumenter, contre cette thèse, que l'historien est tout de même capable de reconnaître un document historique ! Certes, il n'est guère difficile de percevoir l'intérêt historique d'un papyrus, d'un sarcophage, ou d'un beau manuscrit... Mais il existe toute une série de documents, textuels ou non, qui ont subsisté, mais auxquels les historiens ont jusqu'ici pas ou peu prêté attention, car ils ne les ont pas identifiés comme porteurs d'un quelconque intérêt historique.

EXEMPLE. — Il suffit de parcourir l'histoire de la conservation des archives pour s'apercevoir que si les archives des « grands de ce monde » ont été les premières à retenir l'attention, beaucoup d'autres archives, celles des notaires par exemple, ont été longtemps délaissées, alors même qu'elles avaient résisté aux outrages du temps, jusqu'à ce que les archivistes prennent conscience de leur intérêt.

Un objet n'est donc pas, par essence (c.-à-d. « dès la naissance »), document historique, mais il le devient.

### IV. CONSTITUER

#### 1. La conception classique

« L'histoire se fait avec des textes »  
[Numa FUSTEL DE COULANGES (1830-1889)]

Jusqu'il y a peu, comme en témoigne cette citation de l'historien français Fustel de Coulanges, seuls les textes constituaient, pour ainsi dire, des documents historiques. Et cela se comprend : il est bien vrai que l'histoire se construit *essentiellement* avec des textes.

## 2. La constitution de nouveaux documents historiques

« La diversité des témoignages historiques est presque infinie. Tout ce que l'homme dit ou écrit, tout ce qu'il fabrique, tout ce qu'il touche, peut et doit renseigner sur lui » [Marc BLOCH (1886-1944)]

« Une source ou document historique est toute trace, tout indice de la présence, de l'activité, de la mentalité de l'homme d'autrefois » [Henri-Irénée MARROU (1904-1977)]

Mais à vrai dire toute trace du passé peut devenir un document historique pourvu qu'il y ait un historien qui sache en tirer parti. Comme l'écrivait le fondateur, en 1929, des *Annales d'histoire économique et sociale*, le grand historien français Lucien Febvre (1878-1956) :

« L'histoire se fait avec des documents écrits, sans doute. Quand il y en a. Mais elle peut se faire, elle doit se faire avec tout ce que l'ingéniosité de l'historien peut lui permettre d'utiliser... Donc, avec des mots. Des signes. Des paysages et des tuiles. Des formes de champ et de mauvaises herbes. Des éclipses de lune et des colliers d'attelage. Des expertises de pierres par des géologues et des analyses d'épées en métal par des chimistes »<sup>1</sup>.

Comme en témoigne ce texte, nous pouvons donc observer un élargissement de la notion de document qui va de pair avec notre approfondissement de l'histoire. C'est ainsi que bien des traces du passé sont restées négligées jusqu'au jour où un historien, qui a su les interroger, s'est mis soudainement à les réclamer dès l'instant où, pour lui, elles étaient devenues des documents historiques.

Le très grand historien n'est donc pas celui qui parvient à identifier la documentation qu'il va utiliser, mais bien celui qui arrive à faire surgir sa propre documentation, à la « créer », en prêtant attention à ces traces qui, jusqu'ici, n'avaient jamais été considérées comme des documents historiques et que personne n'avait dès lors songé à conserver ou encore moins à interroger.

EXEMPLE. — La photographie aérienne [illus. n°3]. À cause des variations de couleurs et de leurs dimensions, certaines plantes sont plus à même que d'autres de révéler les traces archéologiques enfouies dans le sol : le blé, l'avoine et l'orge donnent les meilleurs résultats. Si la période où les céréales changent de couleur (juin-juillet) reste la plus productive, les labours d'automne et de fin d'hiver peuvent permettre la lecture, tout

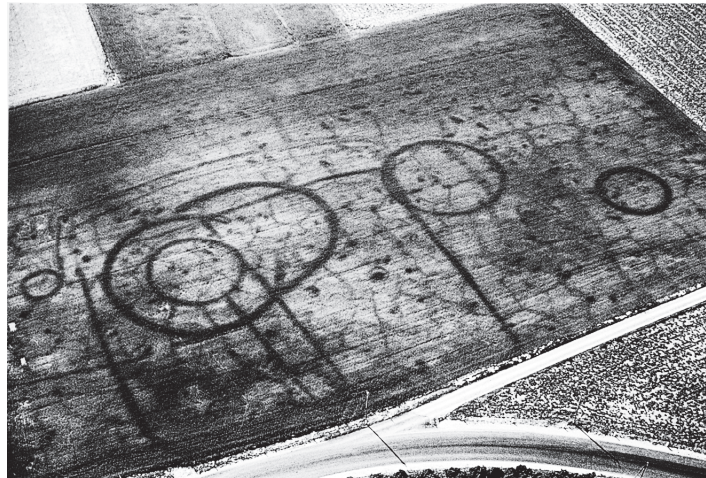
---

1. L. FEBVRE, *Combats pour l'histoire*, p. 428.

comme les crues et les décrues d'automne et de printemps. Les photographies doivent être prises à des altitudes et sous des angles divers : obliques, à contre-jour, à basse ou moyenne altitude, voire à la verticale.

**Illus. n°3.**  
Particulièrement fructueuse dans les années de sécheresse, la photographie aérienne permet de retrouver la trace de bâtiments disparus. À Conchil-le-Temple, dans le Pas-de-Calais, on a ainsi découvert des enclos funéraires circulaires mêlés à la trace des fossés d'une ferme.

Source : M. MEULEAU, *Les Celtes en Europe*, p. 11.



### 3. Conclusion

L'historien n'est donc pas réduit à seulement pouvoir *identifier*, comme documents historiques dignes d'intérêt, les traces du passé qui ont subsisté. Ces traces, il peut aussi les *constituer* en tant que documents historiques. Identifiées ou constituées, ces traces pourront alors être retrouvées et conservées.

## V. ÉNONCER

### *La vision commune*

Nous l'avons dit en guise d'introduction à ce chapitre : l'histoire doit se fonder sur les faits pour rendre compte des faits. Autrement dit, le travail de l'historien consiste, à partir des faits établis (et non simplement constatés), de proposer une reconstitution historique, avant que d'autres historiens ne soumettent son récit à l'épreuve des faits, mieux à l'épreuve d'autres faits.

Selon cette conception, la valeur de l'histoire tient à ce qu'elle repose sur des faits et, plus précisément encore, sur des faits jugés fermes et invariables. Idéalement même, l'histoire ne serait rien d'autre que la narration de faits ; elle n'excéderait en aucune manière l'ensemble des faits qu'elle porte à notre connaissance.

Certes, il ne viendrait à l'esprit de personne de vouloir contester cette vérité : l'histoire doit se baser sur les faits. Sans donc remettre en question cette évidence, il faut néanmoins prendre conscience que la réalité est plus complexe que ne le laisse penser cette image d'Épinal.

---

***Un fait utilisable est toujours déjà un fait énoncé***

---

Les faits (qu'ils soient historiques ou scientifiques), même les faits les plus élémentaires, sont toujours déjà des *faits énoncés*, car les faits, même les mieux attestés (\*), n'existent pas pour la connaissance tant qu'ils n'ont pas été énoncés. Le savoir requiert en effet des faits validés de manière intersubjective (c.-à-d. partagés et confirmés) et, pour cela, il faut au préalable qu'ils aient été énoncés.

(\*) EXEMPLE. — « Le Soleil se lève chaque matin ».

Le fait (historique ou scientifique) est donc à la fois une réalité extra-linguistique (ce qui a eu lieu dans le monde) et une réalité linguistique (la description langagière de ce qui a eu lieu).

Il y a donc une intervention inévitable du langage dans la constitution des faits, ce qui induit un certain nombre de conséquences.

## VI. CLASSER

« Réagir à l'idée simpliste que le monde entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distincts »  
[André MARTINET (1908- ?)]

La conception commune pense que le fait énoncé ne fait que représenter, sans le dénaturer, sans le modifier, le fait réel ; comme si énoncer, c'était seulement recueillir, *passivement*, ce qui est déjà là.

En réalité, recourir à une langue bien particulière (et donc à une certaine tradition, à une certaine culture), c'est mettre en œuvre une certaine façon de « voir » et de « découper » la réalité. Or le fait extralinguistique n'impose pas, à lui seul, la manière dont il faut l'interpréter ou le classer pour « être dans le bon ». Aussi, en raison de cette disponibilité du fait extralinguistique à divers classements, c'est la langue utilisée lors de son énonciation qui se chargera de le classer. Comme il y a différentes langues, il y aura donc différentes manières de classer un même fait extralinguistique, de l'introduire dans tel ou tel réseau de ressemblances et d'oppositions, dans telle ou telle grille de lecture du monde.

EXEMPLE. — Étant donné leur environnement, les esquimaux ont développé une grande variété de termes différents pour nommer ce qui est, chez nous, désigné au moyen d'un seul terme, à savoir celui de « neige ». Quand nous ne voyons que de la neige — on fait quand même la différence entre la « neige propre » et la « neige sale » —, les esquimaux, eux, ont développé tout un riche vocabulaire pour rendre compte des différentes variétés et couleurs de la neige. Quant à la neige elle-même, elle n'impose ni la première, ni la seconde manière de faire !

En conclusion, il n'existe pas de langage, neutre et parfaitement transparent, qui permette simplement d'enregistrer, sans donc le modifier, un fait. Énoncer, c'est prendre le risque d'une modification qui, dans une autre langue, aurait pu être autre.

QUESTION :

1. « Traduire, c'est trahir » (*Traduttore, traditore*) dit un proverbe italien. Mais *avant* de traduire ?

## VII. SELECTIONNER

« Ce serait une grande naïveté de conclure qu'il est nécessaire, pour écrire l'histoire, d'attendre que tous ses matériaux aient été rassemblés. Ils ne seront jamais tous rassemblés, puisqu'ils ne seront jamais tous connus. [...] L'historien ne peut s'abstenir de faire une synthèse, sous prétexte qu'il n'en possède pas tous les éléments »  
[Henri PIRENNE (1862-1935)]

« Huizinga l'a dit un jour de façon éclairante : Celui qui veut recoller les morceaux d'un vase, doit les ajuster. Mais pour ce faire, il a besoin d'une idée du vase à reconstituer » (Jan ROMEIN, XX<sup>e</sup> s.)]

Même pour les époques dont nous avons gardé peu de traces, l'historien ne peut relever (énoncer) tous les faits. Aussi, en fonction de son expérience, de ses croyances ou de son objectif, il va reconnaître tel fait comme pertinent et ignorer tel autre qui, pourtant, l'est peut-être tout autant. Énoncer, c'est donc sélectionner et, par conséquent, renoncer.

Il est donc impossible d'établir une base de faits qui soit *complète*, puisqu'il y a nécessairement choix, et *invariable*, puisque ce choix peut être enrichi, modifié ou réalisé sur base d'autres critères (par. ex. en définissant autrement ce qui est document historique). Par conséquent, il est impossible d'établir un répertoire exhaustif de tous les faits pertinents.

## VIII. SOUPESER

### *Une importance relative*

En fonction de son point de vue, de ses orientations, de sa propre histoire, de sa sensibilité, etc., ces faits, l'historien ne va pas seulement les sélectionner, mais il va également leur accorder un « poids », une « impor-

tance » bien particulière. En effet, un fait, en lui-même, n'a aucune importance intrinsèque ; il n'acquiert une importance *relative* que par son insertion dans un contexte bien déterminé (\*), tant et si bien qu'un même fait peut, en toute justice, s'avérer capital pour un historien et insignifiant pour un autre (\*\*).

(\*) EXEMPLE. — Le passage du Rubicon par Jules César (101-44 acn) est un fait historique traditionnellement investi d'une très grande importance. Pourtant, d'autres personnes ont franchi cette même rivière sans qu'on accorde à ces autres faits, pourtant tout aussi indubitables, une pareille valeur historique. Comment justifier une telle différence de traitement ? Précisément parce que le passage du Rubicon par César s'insère dans tout un réseau de relations, de causes et d'effets, qui a partie liée avec le déclenchement d'une guerre civile et le déclin de la République romaine. En revanche, les milliers de cas où des anonymes passèrent, aux époques les plus diverses, cette rivière ne s'insèrent pas dans un tel contexte et n'eurent pas d'implications de cette importance. Ils demeurèrent, historiquement parlant, insignifiants.

(\*\*) EXEMPLE. — Un rhume contracté par Louis XIV (1638-1715) est un fait insipide pour l'histoire diplomatique, politique ou économique du XVII<sup>e</sup> siècle (quoique... !), mais peut s'avérer une aubaine pour quiconque étudie l'histoire sanitaire de la France à cette époque !

### *Une importance subjective*

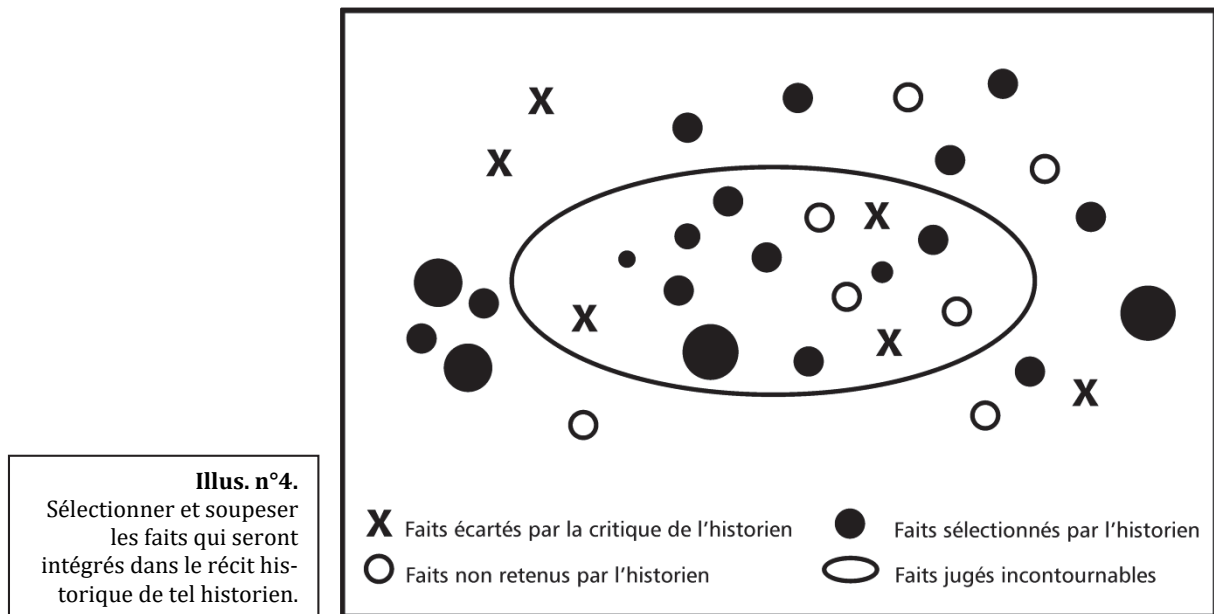
Relative, l'importance donnée à un fait est également, dans une large part, subjective : sans l'ignorer, tel historien minimisera le rôle ou l'influence de tel fait, habituellement mis en exergue par les autres historiens ; en revanche, il accentuera tel autre fait dont l'importance, estime-t-il, n'avait pas été suffisamment reconnue, jusqu'à organiser toute sa reconstruction historique autour de ce fait devenu, pour lui, la « clé de lecture » de l'œuvre, de la période, ou de la personne étudiée.

Aussi les débats entre historiens se focalisent-ils souvent sur le « poids » respectif qu'il convient de donner aux *mêmes* événements.

EXEMPLE. — Le savant français Pierre Duhem (1858-1931) a produit une œuvre monumentale dans le domaine de la physique théorique, de l'histoire des sciences et de la philosophie des sciences. Catholique convaincu, il a également proposé une articulation entre science et foi, autrement dit entre physique et métaphysique [illus. n°4].

Quel « poids » donner à cette articulation ? Faut-il y voir un élément purement contextuel lié aux circonstances de l'époque (par ex. la loi de 1905 relative à la séparation des Églises et de l'État), élément qui, dès lors, n'est guère significatif puisqu'il aurait été tout autre dans un contexte différent ? Faut-il au contraire y voir un trait essentiel de l'œuvre duhémienne, qui ne peut être ni sous-estimé ni négligé, sauf à se méprendre complètement sur le projet fondamental qui fut le sien ?...

Ce même fait — la présence dans l'œuvre duhémienne d'une articulation entre science et foi — recevra, selon les historiens concernés, une importance différente, qui sera parfois davantage liée à des considérations idéologiques et de carrière qu'à des préoccupations proprement historiques.



QUESTIONS :

1. Pourquoi ce schéma établit-il une distinction entre « faits écartés » et « faits non retenus » ?
2. Par qui certains de ces faits ont-ils été jugés incontournables ?
3. Comment comprendre que cet historien puisse écarter aujourd'hui, au nom de la critique historique, des faits jusque-là jugés incontournables ?
4. Inversement, comment comprendre que des faits, déjà écartés par la critique historique, puissent encore être jugés incontournables ?
5. À partir de ce schéma, peut-on se faire une idée de l'originalité du récit historique que l'historien en question s'apprête à construire sur cette base ?

## IX. COMPRENDRE

Ces traces du passées — qui ont été conservées, identifiées ou constituées, classées et sélectionnées —, il faut encore savoir les comprendre. Or, comme nous avons pu le constater dans le cours de critique historique (\*), de nombreux facteurs rendent cette opération parfois bien difficile.

(\* Cf., en particulier, le chapitre consacré à la critique d'interprétation.

Conformément à la réflexion méthodologique qui est ici de mise, soulignons simplement que cette compréhension est également rendue difficile par le fait que ces documents n'ont pas été rédigés *pour nous*, en l'occurrence pour que les historiens du XXI<sup>e</sup> siècle puissent les comprendre.

EXEMPLE. — Des correspondants du début du XX<sup>e</sup> siècle savent de quoi ils parlent dans leurs lettres, puisque c'est de leur actualité qu'il s'agit. Aussi se contentent-ils souvent de simples allusions dont la signification est,



pour eux, parfaitement obvie. Pour nous au contraire, il est difficile, parfois même impossible, de retrouver cet ensemble de connaissances qui leur était naturel.

## X. INTERROGER

« [...] les documents ne parlent qu'à qui sait les interroger... Un document est un témoin ; comme la plupart des témoins, il ne parle guère que lorsqu'on l'interroge. Le difficile est de dresser le questionnaire »  
[Marc BLOCH (1886-1944)]

« Les textes ne donnent pas de réponses toutes faites à qui, faute d'hypothèse, ne saurait les interroger »  
[Lucien FEBVRE (1878-1956)]

Les documents sélectionnés, l'historien doit savoir en tirer parti en les interrogeant adéquatement. Le stock, pourtant limité, des documents qui sont à la disposition des historiens représente en effet une masse quasi inépuisable de renseignements, car il y a une infinité de questions auxquelles ils pourront apporter des éléments de réponse, du moins si on sait les interroger avec efficacité.

L'historien a donc besoin de toute son imagination non seulement pour faire émerger sa documentation, mais encore pour lui poser les questions les plus diverses, les plus percutantes, et — pourquoi pas ? — les plus saugrenues.

## XI. EXPLIQUER

### ***Du danger des déductions logiques***

Pour suppléer à un manque d'informations ou pour se donner un canevas intellectuel qui lui permette d'organiser sa pensée ainsi que les informations dont il dispose, l'historien est souvent porté à déduire d'une situation donnée (ou d'une doctrine, ou d'un événement, ou d'une découverte...) les conséquences qui, immanquablement, devaient, selon lui, en résulter logiquement.

Mais peut-on ainsi faire coïncider l'histoire avec la logique ? Pire, avec *notre* logique ? À vrai dire, il ne suffit pas d'établir que telle conséquence devait nécessairement être déduite de telle situation, mais il convient de prouver que cette conséquence a bel et bien été tirée, par les intéressés, de la situation qui était la leur.

---

***De l'intérêt des « pieds de nez » adressé par l'histoire à la logique  
ou du moins à « notre » logique***

---

Et si, en dépit de la logique, ceux-ci n'ont pas « réussi » à tirer cette conséquence qui, pourtant, s'impose à nous avec tant d'évidence, il convient de s'interroger sur la raison d'être de cette divergence entre ce à quoi nous pouvions nous attendre rationnellement et ce qui s'est réellement passé. L'étude de ce « pied de nez » adressé par l'histoire à la logique sera même d'autant plus instructive que c'est par ces écarts que se signale la spécificité d'une mentalité ; que c'est grâce à eux que nous pourrons prendre la mesure de ce qui sépare leur façon de penser de la nôtre.

## XII. RELIER

« Au terme de l'enquête critique, l'historien est en présence de faits disparates, menus et largement incompréhensibles, parce qu'isolés les uns des autres. Il ne peut les laisser ainsi ou se contenter de les ranger dans l'ordre chronologique. Il doit les fondre en un récit cohérent et fidèle » [Léopold GÉNICOT (1914-1995)]

« Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau, la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on me dise que je me suis servi des mots anciens. Et comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par leur différente disposition » [Blaise PASCAL (1623-1662)]

---

***Nécessité et originalité de l'opération consistant à relier les faits en un récit***

---

Comme le fait remarquer Léopold Génicot, ces faits que l'historien a énoncés, classés, authentifiés, sélectionnés, interrogés et finalement expliqués, il doit encore les relier, car une accumulation de faits n'est pas plus un récit historique qu'un tas de pierres n'est une maison.

Cette opération pourrait paraître de la « basse besogne » par rapport à l'établissement et à la découverte de faits nouveaux. Comme le rappelle cependant Blaise Pascal, il est possible de produire un récit nouveau rien qu'en disposant autrement des faits... déjà connus !

---

***Insuffisance de l'ordre chronologique***

---

L'historien ne saurait se contenter, comme fil conducteur, de l'ordre chronologique, car une succession de faits ne constitue pas un récit. Il lui faut

relier ces faits par des liens de causalité, il lui faut mettre en évidence les causes comme les effets, il lui faut montrer comment on est passé de tel événement à tel autre, toutes démarches qui supposent souvent une mise à distance de l'ordre purement chronologique.

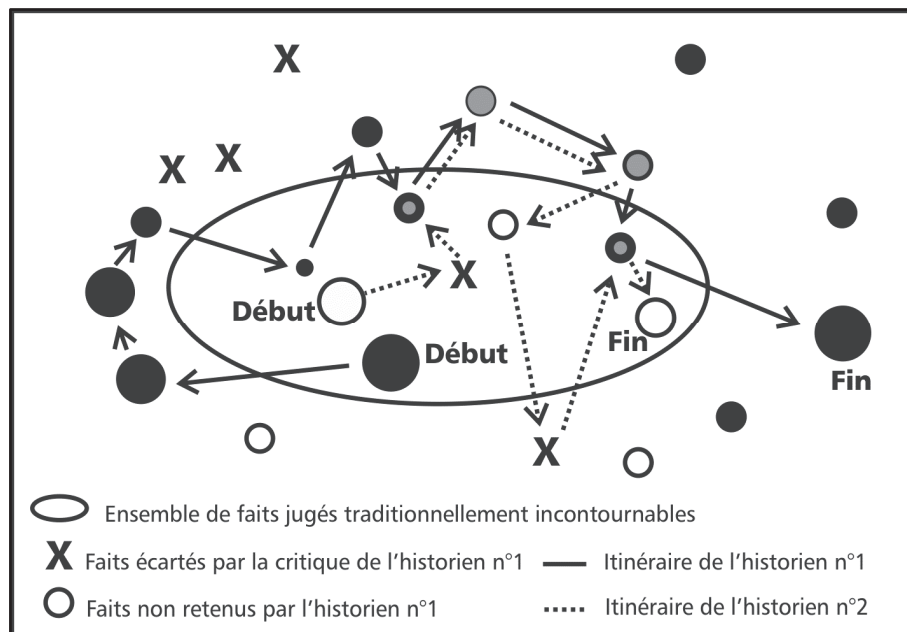
C'est dans l'instauration de ces liaisons causales que se signalera particulièrement l'habileté de l'historien, selon que la construction de son récit sera plus ou moins pertinente, plus ou moins intelligente, mieux ou moins bien réussie que celle de ses confrères.

***Les trois façons de produire un récit historique novateur***

En effet, pour produire un récit historique qui marque une avancée par rapport à ceux qui existent déjà, il n'y a que trois solutions :

1. soit l'historien a eu recours à une base documentaire inédite, tant et si bien que sa monographie se démarque par la présence de faits nouveaux jusqu'ici jamais pris en compte ;
2. soit l'historien, guidé par une intuition originale, a su mieux sélectionner ses faits et tracer, entre ces faits déjà connus par ailleurs, un itinéraire différent, voire plus pertinent que celui de ses confrères (par exemple en donnant un « poids » plus important à certains faits autour desquels il a organisé toute sa reconstruction) ;
3. soit enfin, l'historien a su combiner une base documentaire inédite à une intuition originale.

La première de ces solutions renvoie, on l'aura compris, à l'identification et à la constitution des faits ; la seconde à leur sélection et à leur mise en relation.



**Illus. n°5.**  
Diverses manières de relier les faits pour constituer un récit.

QUESTIONS :

1. Combien y a-t-il de faits qui seront relatés dans les deux récits ?
2. Lequel de ces deux historiens semble avoir tracé le récit le plus original ?
3. Comment interpréter le fait que tous les faits spécifiquement retenus par l'historien n°2 soient ou écartés ou non retenus par l'historien n°1 ?
4. Pourquoi certains faits sont-ils remplis en partie de noir et en partie de gris ?

## XIII. CONCLUSION

### 1. La base empirique de l'historien

Les sciences tirent leur solidité, dit-on, de cette circonstance qu'elles reposent sur les faits. Cela est vrai. Encore faut-il faire remarquer que, dans le simple relevé de ces faits, il y a :

1. *choix*, et donc une sélection plus ou moins pertinente des faits qui seront pris en compte ;
2. *évolution*, puisque le choix de ces faits varie en fonction de l'époque et/ou de l'historien ;
3. *intervention d'éléments extérieurs*, puisque le passage du fait à son énoncé opère un ajout par rapport au fait lui-même, tant et si bien que les faits énoncés sont tributaires des visions du monde de ceux qui les ont exprimé, notamment en raison du cadre linguistique utilisé.

Il en résulte que :

1. l'esprit n'est jamais totalement passif ni vierge lorsqu'il observe ;
2. la réalité ne contraint jamais l'historien, par elle-même, à relater les choses de cette manière, et de cette manière seulement, mais c'est un ensemble de croyances et de savoirs (que l'esprit ajoute à l'observation) qui le conduit à remarquer (problème des faits pertinents) et à énoncer (d'une certaine manière) les faits observés.

Oui, l'histoire repose (et doit reposer) sur les faits, mais cette base empirique (\*) n'est ni neutre, ni absolue, ni intemporelle, ni univoque (\*\*).

(\*) EMPIRIQUE. — Qui résulte de l'expérience et ne se déduit d'aucune loi ou système (philosophique, idéologique, scientifique...) ; qui s'appuie principalement sur l'expérience et non pas sur des données scientifiques ou rationnelles.

(\*\*) UNIVOQUE. — Se dit d'un mot qui garde le même sens dans des emplois différents (par opposition à « équivoque ») ou d'une réalité qui ne se laisse pas interpréter de différentes manières.

## 2. La nécessité de construire un récit vivant

« L'histoire est la vie du passé. Et la vie n'a jamais consisté en phénomènes de même portée et indépendants mais en des ensembles de phénomènes d'importance diverse et étroitement imbriqués les uns dans les autres. Cataloguer les faits, c'est dresser l'inventaire des ossements, ce n'est pas reconstruire le squelette et encore moins recréer la vie » [Léopold GÉNICOT (1914-1995)]

« Dans le développement d'une discipline, il est des moments où une synthèse, fût-elle en apparence prématurée, rend plus de services que beaucoup de travaux d'analyse » [Marc BLOCH (1886-1944)]

Cette défaillance, cette indigence de la base empirique de l'historien ne doit pas l'empêcher d'écrire, le moment venu, son récit, même s'il paraîtra *toujours* prématuré, car l'histoire est récit de la vie du passé et non amoncellement de faits.

## Chap. II

# Comprendre

---

« Comprendre, c'est presque l'inverse d'exister »  
[Georges POULET (1902-1989)]

## I. PRINCIPES GENERAUX

### 1. Introduction

L'objet de ce chapitre n'est pas de dresser l'inventaire des conditions nécessaires à la compréhension du sens, littéral ou réel, de tel ou tel document bien particulier — car une telle préoccupation relève du cours de critique historique (\*) —, mais bien de mettre en évidence un certain nombre de principes méthodologiques généraux susceptibles d'aider l'historien dans sa quête de compréhension du passé humain.

(\*) Cf. cette étape de la critique interne qu'est la critique d'interprétation.

### 2. Pouvoir retrouver du Même dans l'Autre

« Après tout, je comprends ce qu'on me dit parce que je sais par avance le sens des mots qu'on m'adresse, et enfin je ne comprends que ce que je savais déjà, je ne me pose pas d'autres problèmes que ceux que je peux résoudre » [Maurice MERLEAU-PONTY (1908-1961)]

« L'homme ne chercherait jamais que ce qui ne lui serait pas déjà connu de quelque manière. Mais s'il le cherche, c'est qu'il ne le connaît que dans l'incertitude et dans l'erreur. » [Antoine VERGOTE (contempo.)]

#### A) Un principe incontournable

---

##### *Nécessité de partager du Même...*

Pour comprendre un document ancien, une civilisation révolue ou un homme du passé, comme pour comprendre un de nos contemporains d'ailleurs (\*), il faut que cet Autre relève largement du Même, car nous ne comprenons que par rapport à notre moi, à notre vécu, à nos expériences, à notre univers mental...

(\*) Il n'est donc pas étonnant que toute notre analyse, en cet endroit, établisse un parallélisme entre la démarche qui nous permet de comprendre un document et celle qui nous permet de comprendre un ami.

Aussi le Tout Autre est-il, radicalement, incompréhensible (\*).

(\*) C'est pourquoi on ne peut comprendre Dieu qu'en versant, du moins jusqu'à un certain point, dans l'anthropomorphisme, soit la tendance à concevoir la divinité à l'image de l'homme et, par extension, à attribuer aux êtres et aux choses des caractéristiques et des réactions proprement humaines. Évoquant cette tendance anthropomorphique, Voltaire (1694-1778) écrivait : « Si Dieu nous a faits à son image, nous le lui avons bien rendu », et Montesquieu (1689-1755) renchérisait, sous forme de boutade : « Si les triangles faisaient un dieu, ils lui donneraient trois côtés ».

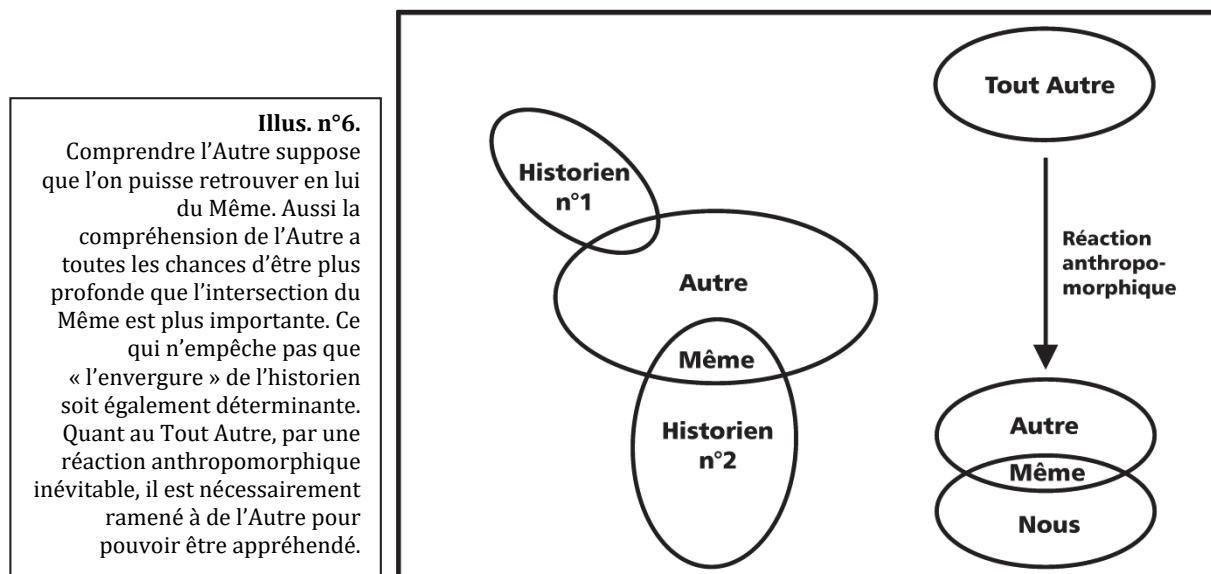
### ... pour découvrir l'Autre

Il faut au contraire qu'on puisse dénicher chez l'Autre une partie de Même à laquelle on pourra s'accrocher pour, à partir de là, le découvrir dans sa ressemblance *et* dans sa différence.

Il ne s'agit donc pas de ramener l'Autre au Même, de nier son altérité, de le réduire à ce que nous connaissons déjà, de nous l'approprier, mais bien de découvrir, en lui, ce point commun (cf. ci-après) qu'il partage avec nous et qui servira de levier pour surmonter nos différences et pour le comprendre.

Plus ce point commun, plus cette intersection entre ce Moi et cet Autre sera grande, plus importantes seront les chances d'accéder à une meilleure compréhension (\*). C'est ce qui explique que des historiens différents, mis en présence d'un même personnage, d'un même document, d'un même sujet de recherche, ne seront pas égaux : en fonction de leur capacité à retrouver plus ou moins de Même dans cet Autre, leur niveau de compréhension sera très vraisemblablement différent !

(\*) La finesse intervient également, aussi n'y a-t-il aucun automatisme en la matière !



## QUESTIONS :

1. Lequel de ces deux historiens est le plus prédisposé à comprendre adéquatement l'Autre dont il est ici question ?
2. Est-ce à dire qu'il va nécessairement mieux le comprendre et donc mieux réussir sa narration ?
3. La plus grande intersection possible du Même présente sûrement des avantages (enthousiasme, compréhension, intuition...). Mais ne risque-t-elle pas de comporter aussi des inconvénients (parler de soi en parlant de l'autre, manque de recul obscurcissant la vue...) ?
4. Puisque, par réaction anthropomorphique, nous pouvons ramener le Tout Autre à de l'autre, est-ce que cela signifie qu'on peut tout comprendre ?
5. Et si nous n'avons pas besoin d'opérer une réduction anthropomorphique car il s'agit d'un Même qui est un homme comme nous, est-ce à dire qu'il n'y a aucune réduction ?
6. La réduction anthropomorphique exclut-elle la réduction égocentrique ?
7. Qu'est-ce que vise à souligner le mot « réduction » dans ces deux appellations ?

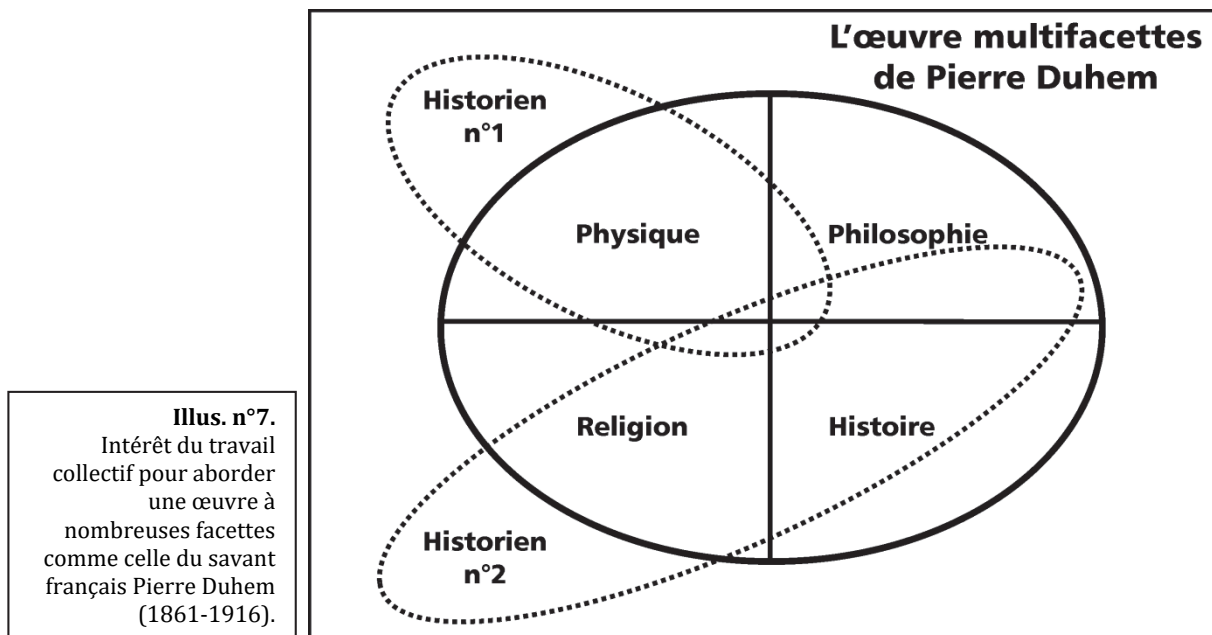
---

*Conséquences générales*

Pratiquement, il en résulte qu'il faut :

1. choisir son sujet de recherche en tenant compte de cet atout qu'est le partage d'un point commun avec la réalité étudiée ;  
*EXEMPLE.* — Avoir été diplomate est un atout pour celui qui veut étudier l'histoire des relations internationales.
2. chercher à remédier à cette méconnaissance de l'Autre ;  
*EXEMPLE.* — Aller quinze jours vivre la vie des moines dans une abbaye avant d'étudier un monastère médiéval.
3. connaître le monde, la société et les hommes d'aujourd'hui, avant de vouloir étudier le monde, la société et les hommes d'hier.  
*REMARQUE.* — Se plonger dans le passé constitue parfois un refuge pour certains historiens.
4. ne pas hésiter à travailler en équipe, afin que les points de vue spécifiques des uns et des autres, en se complétant, permettent de « couvrir » le plus adéquatement possible l'objet historique étudié.





QUESTIONS :

1. Quel est le degré de compréhension respectif de l'historien n°1 et de l'historien n°2 ?
2. Et s'ils travaillaient ensemble...

### B) Un « Même » toujours présent : des hommes comme nous !

« Pour tenter l'approche d'un homme disparu depuis des siècles, la route la meilleure passe par nous-mêmes »  
[François MAURIAC (1885-1970)]

« Je suis un juif. Un juif n'a-t-il pas des yeux ? Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des sens, des affections, des passions ? N'est-il pas nourri de la même nourriture ? Blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens ? Échauffé et refroidi par le même été et le même hiver qu'un chrétien ? Si vous nous piquez, est-ce que nous ne saignons pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce que nous ne rions pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce que nous ne mourons pas ? »  
[William SHAKESPEARE (1564-1616)]

En effet, l'histoire n'a affaire :

1. ni à de purs concepts, car l'Homme, en tant que tel, n'a jamais existé, pas plus que « le » Grec, « le » Romain ou « le » Celte d'ailleurs, mais il a toujours existé des hommes : *des grecs, des romains, des celtes...*
2. ni à des hommes qui étaient radicalement autres, mais à des hommes, pétris de la même pâte que nous, qui avaient, comme nous, leurs désirs, leurs faiblesses, leurs besoins, leurs soucis, leurs pulsions... Leurs

problèmes et leurs préoccupations (trouver à manger, gagner leur vie, faire un « beau » mariage, assurer l'avenir de leurs enfants...) n'étaient pas radicalement différents des nôtres !

### 3. Savoir être ouvert à l'Autre

« Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit »  
[Émile CHARTIER, dit ALAIN (1868-1951)]

« Un état bien dangereux : croire comprendre »  
[Paul VALÉRY (1871-1945)]

« Certitude, servitude<sup>1</sup> » [Jean ROSTAND (1894-1977)]

« Pour comprendre l'autre, il ne faut pas se l'annexer mais devenir son hôte » [Louis MASSIGNON (1883-1962)]

Pour découvrir l'Autre aussi dans son altérité, par conséquent dans son intégralité, et donc dans sa vérité, il faut être disponible, c.-à-d. :

1. *avoir l'esprit ouvert*, savoir se remettre en question, ou, pour le dire de manière plus négative, ne pas croire qu'on sait déjà, qu'on a déjà tout compris et qu'on ne saurait avoir tort.
2. *aimer le dépaysement*, accepter la surprise, plutôt que la sécurité et la certitude.
3. *savoir laisser parler l'autre*, pour ne pas se comporter comme ces gens qui, dans la vie, ne nous laissent jamais parler, car ils savent déjà tout !

EXEMPLE. — « Pour comprendre [saint Bernard<sup>2</sup>], du moins pour comprendre sa doctrine, il faut — et il suffit — de le laisser parler lui-même. De ne pas lui imposer nos définitions et nos catégories — même si on les emprunte à saint Thomas — mais de lui laisser les siennes. Et l'on verra alors cette doctrine se dessiner devant nous dans son économie et sa cohérence propres... On voit combien c'est simple. Du moins en apparence. Car pour réaliser ce précepte, du moins pour le réaliser pleinement, il faut posséder cette faculté d'abnégation intellectuelle de soi (du propre), presque aussi rare que celle d'abnégation mystique »<sup>3</sup>.

4. *savoir lui laisser du temps* ; comme dans une amitié, il faut prendre le temps de s'apprivoiser : le document, pas plus que l'ami, ne se dévoile à la première rencontre !
5. *savoir « perdre » du temps*, savoir flâner pour s'inspirer de l'ambiance particulière de l'époque étudiée.

1. Servitude : état de dépendance.

2. Saint Bernard de Clairvaux (1091-1153), fondateur et premier abbé de Clairvaux.

3. A. KOYRÉ, *Compte rendu d'Étienne Gilson* : « La théologie mystique de saint Bernard », p. 483.

EXEMPLE. — Découvrir les publicités de l'époque, parcourir les feuillets des journaux, lire les pièces de théâtre à la mode...

### Conclusion

C'est d'ailleurs dans cet *élargissement* du Moi que provoque la rencontre de l'Autre que réside l'une des plus belles raisons d'être de l'histoire — sauf à verser, par un excès contraire, dans le scepticisme et le relativisme (\*).

(\*) Cf. le cours de *Critique historique et critique de l'information*, où, évoquant ce que l'histoire peut nous apporter, nous avons fait ressortir comment l'éthique humaniste qu'elle met au jour peut devenir soit une leçon de tolérance, soit une source de désillusion.

## 4. Savoir se faire Autre

« L'antipathie analyse mieux, mais la sympathie seule comprend » [André SÆGFRÆD (1875-1959)]

« Apprendre *par cœur* : ce mot me plaît. Il n'y a guère en effet que le cœur qui [apprenne] bien, et qui [apprenne] vite » [Marie-Jean HÉRAULT de SÉCHELLES (1759-1794)]

L'historien doit être tellement ouvert à l'Autre, qu'il doit même, en quelque sorte, « entrer dans la peau » de l'Autre, c.-à-d. s'oublier soi-même pour s'attacher à ressentir ce qu'il a dû ressentir, se mettre à réfléchir comme il réfléchissait... ce qui peut s'acquérir assez naturellement à partir d'une longue pratique de cet Autre.

EXEMPLES. — L'historien qui se surprend à écrire « comme » son auteur (au niveau du style) ; l'historien qui, fort de toute son érudition, peut, en se moquant de l'érudition, produire une œuvre de fiction « presque » plus vraie que nature (ex. : *Lettres de Pierre Duhem à sa fille*) ; les couples qui finissent, physiquement, par se ressembler, etc.

N'oublions pas, en effet, que « comprendre », c'est « prendre avec soi » et « prendre tout ensemble » ; que « sympathiser », c'est « souffrir avec » et que « connaître », c'est « naître avec » !

## 5. Refuser les cloisonnements disciplinaires

### La loi positiviste des trois états

Selon la loi des trois états énoncée par le philosophe français Auguste Comte (1798-1857), le père du positivisme, la connaissance humaine est passée, au cours de son histoire, par trois moments successifs :

1. durant le premier, *l'état théologique*, l'homme « expliquait » les phénomènes par des interventions miraculeuses (et capricieuses) de personnages divins et puissants : c'est Zeus, disait-on alors, qui lance la foudre ;

2. l'humanité a ensuite progressé vers *l'état métaphysique*. Cette fois, les phénomènes sont expliqués par des forces abstraites caractérisant la nature (« l'horreur du vide ») ou par des entités verbales (la « vertu dormitive » de l'opium). Cette étape correspond donc à l'abandon des interventions arbitraires de l'état précédent au profit de la recherche d'une certaine régularité dans les phénomènes.
3. l'humanité est finalement arrivée à *l'état positif*, qui abandonne à la fois le miracle de l'état théologique et le verbalisme de l'état métaphysique, pour, délaissant la question du « pourquoi ? » au profit de la seule question du « comment ? », se concentrer sur l'observation et l'expérimentation scientifiques.

Ces trois étapes, explique Comte, correspondent aux trois âges de la vie de l'humanité : enfance, adolescence et maturité. Elles se retrouvent aussi au sein de la vie de chaque individu, car chaque individu, reproduisant dans son évolution celle de l'espèce humaine toute entière, se souvient d'avoir été théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa jeunesse, et positiviste dans son âge mur.



<i>État théologique</i>	Théologie	Enfance	Antiquité
<i>État métaphysique</i>	Philosophie	Adolescence	Moyen âge
<i>État positif</i>	Science	Maturité	XVII <sup>e</sup> siècle

#### QUESTIONS :

1. Pourquoi est-il très important, pour Comte, que ces trois stades soient séparés par une ligne horizontale ?
2. Si je remplace cette ligne continue par un pointillé afin de marquer que le passage d'une étape à l'autre n'est pas brusque, mais progressif, seriez-vous d'accord avec ce schéma ?
3. Avec la loi des trois états, Comte se fait-il, d'après vous, une conception positive ou négative du moyen âge ?

Comme l'âge positif constitue le degré final de l'évolution intellectuelle aussi bien de l'individu que de l'espèce humaine, cette loi des trois états revient finalement à positionner la science comme un mode de compréhension indépassable.

#### Critique

Certes, il convient de reconnaître que cette distinction entre un état théologique, métaphysique et positif correspond effectivement, du moins en première approximation, à la réalité historique. En revanche, ce qu'il importe de fermement contester dans cette loi des trois états, c'est l'idée selon laquelle théologie, philosophie et sciences appartiendraient à des compartiments étanches qui ne feraient que se succéder et que se substituer les uns aux autres.

### *Conséquences néfastes sur la pratique historique*

Cette philosophie de l'histoire n'a pas été sans répercussions sur le métier d'historien.

Comme cette doctrine proclamait l'indépendance et la séparation de la théologie, de la philosophie et de la science, les historiens d'obédience positiviste n'ont prêté aucune attention à leurs interactions. Ils ont donc pratiqué une histoire de la science qui ne contenait que des faits scientifiques et qui ignorait l'influence, parfois néfaste parfois profitable, de la philosophie, de la théologie, ou de l'art...

Ils ont également pratiqué une histoire simplificatrice, puisqu'elle ne retenait que les « réussites » au détriment des échecs et des tentatives avortées.

### *Nécessité d'une approche globale*

À l'opposé de l'approche positiviste de l'histoire, il convient de prendre conscience de l'interdépendance non seulement des savoirs, mais de tous les champs d'activités humains. Pour accéder à une juste compréhension du passé humain, il faut donc mélanger les approches, rompre les cloisonnements disciplinaires, pratiquer l'interdisciplinarité, même si l'histoire qui fait sa place aux interférences est une histoire particulièrement difficile à pratiquer !

## 6. Avoir le sens de la complexité

### A) Refus de la simplicité logique

« L'ordre chronologique n'est pas un ordre logique :  
nulle Raison ne veille sur l'Histoire »  
[Gérard JORLAND]

« L'historien est tenu de broser à contresens le poil  
trop luisant de l'histoire » [Walter BENJAMIN]

Avoir le sens de la complexité de l'histoire, c'est se refuser à investir cette dernière d'une logique que, la plupart du temps, elle ne possède pas ; c'est reconnaître qu'elle trace une route difficile, tortueuse, incertaine, non-logique et donc bien souvent imprévisible. Comme l'écrivait Alexandre Koyré :

« *L'itinerarium mentis in veritatem* [la marche de l'esprit vers la vérité] n'est pas une voie droite. Elle fait des tours et des détours, s'engage dans des impasses, revient en arrière. »<sup>4</sup>.

## B) Prudence à l'égard de l'esprit de système

« Toute définition est une limite »  
[André SUARÈS (1868-1948)]

« Il faut toujours avoir deux idées : l'une pour tuer l'autre » [Georges BRAQUE (1882-1963)]

« Rien n'est plus dangereux qu'une idée, quand on n'a qu'une idée » [Émile CHARTIER, dit ALAIN (1868-1951)]

« Chaque fois que nous entendrons dire : de deux choses l'une, empressons-nous de penser que, de deux choses, c'est vraisemblablement une troisième »  
[Jean ROSTAND (1894-1977)]

« Celui qui se contredit a plus de chances qu'un autre d'exprimer quelquefois du vrai, s'il en est au monde »  
[Anatole FRANCE (1844-1924)]

Enfin, conscient de la complexité de son objet d'étude, l'historien doit accueillir avec vigilance et même suspicion les simplifications hâtives, les récits simples et linéaires, les alternatives grossières, les formules à l'emporte-pièce... Le réel est toujours plus compliqué que tout système façonné par l'esprit humain.

REMARQUE. — On pourrait décrire les rapports entre philosophie et histoire en déclarant que le philosophe a pour objectif d'affirmer des vérités, alors que l'historien a pour mission de venir aussitôt les contester, car le réel est plus complexe que tout système ou que tout récit que l'esprit humain pourrait établir.

## 7. Ne rien écarter

« Pour expliquer un brin de paille, il faut démonter tout l'univers » [Remy de GOURMONT (1858-1915)]

« Les petits faits inexplicables contiennent toujours de quoi renverser toutes les explications des grands faits »  
[Paul VALÉRY (1871-1945)]

---

4. A. KOYRÉ, *Perspectives sur l'histoire des sciences*, p. 399.

« Pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires » [Blaise PASCAL (1623-1662)]

« Ne rien oser dire de faux ; oser dire tout ce qui est vrai »<sup>5</sup> [CICÉRON (106-43 acn)]

Pour assumer, autant que faire se peut, cette complexité du passé humain, l'historien doit s'attacher à ne rien écarter :

1. ni ce domaine apparemment éloigné de son champ d'investigation, car le réel est un et tout est imbriqué l'un dans l'autre (\*) ;

(\*) Cf. le plaidoyer « Contre le cloisonnement disciplinaire » tenu contre la loi des trois états.

2. ni ce petit document embarrassant pour sa thèse, car c'est bien lui qui risque de la renverser (\*) ;

(\*) À mettre en relation avec « Sélectionner ».

3. ni cette réalité attestée mais gênante (\*), car il doit se jurer de dire la vérité, toute la vérité.

(\*) Songeons à la présence, gênante pour certains, d'une articulation entre science et foi dans l'œuvre duhémienne.

## 8. Ne pas abuser de la notion de précurseur

### *Une notion intéressante*

Dans une philosophie de l'histoire continuiste, la notion de précurseur joue évidemment un rôle fondamental. Par les liens qu'elle établit entre deux personnes, elle permet en effet de manifester la continuité qui existe entre l'œuvre du précurseur et celle de son successeur. Elle permet en outre, par le lien qu'elle a ainsi institué, d'expliquer l'évolution historique.

### *Le danger de la modernisation...*

Toutefois, d'un point de vue méthodologique, l'usage de la notion de précurseur s'avère souvent (\*) néfaste, car, en modernisant la pensée du savant étudié, elle empêche toute compréhension de son œuvre dans sa spécificité historique.

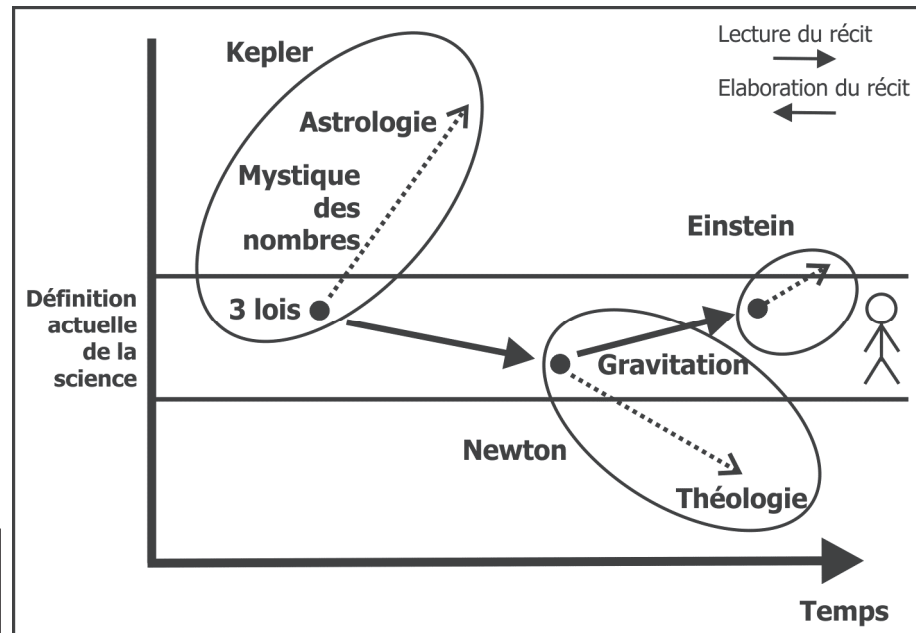
(\*) Nous n'affirmons pas que la notion de précurseur doive être entièrement abandonnée, mais qu'il faut la manier avec beaucoup de vigilance et en toute conscience : ce n'est qu'*après* l'étude attentive du penseur qu'on peut, s'il y a lieu, préciser de qui il était le précurseur.

---

5. Nous préférons cette formule, plus ramassée, à celle de Léon XIII (1810-1903) : « La première loi de l'histoire est de ne pas oser mentir ; la seconde, de ne pas craindre d'exprimer toute la vérité ».

**... engendré par une lecture de l'histoire « à reculons »**

En effet, faire d'un auteur un précurseur d'un autre, lire le premier à partir de l'œuvre du second, conduit inévitablement à trahir sa pensée en la modernisant et en lui donnant une cohérence qu'elle n'a pas. Agir de la sorte, revient en effet à inverser le sens de l'histoire : au lieu d'aborder le personnage étudié par le biais de son époque, c'est marcher à contre-courant en remontant artificiellement vers lui à partir d'une époque ultérieure (celle de son « successeur ») ou même à partir de la nôtre.



**Illus. n°8.**  
L'usage dangereux de la  
notion de précurseur.

**QUESTIONS :**

1. Que symbolisent les trois ovals ? Et les trois flèches en pointillés ?
2. Commentez ce schéma en adoptant successivement le point de vue du « mauvais » et du « bon » historien.
3. Le « bon » et le « mauvais » historiens partent-ils tous les deux du présent dans leur élaboration de leur récit ?
4. Entre le récit du « mauvais » et du « bon » historien, lequel sera le plus court, le moins compliqué ?
5. Pourquoi, en haut à droite, la flèche du sens de l'élaboration du récit est-elle orientée à l'inverse de celle de la lecture de ce même récit ?
6. Était-il nécessaire que ces deux grandes découvertes que sont les trois lois de Kepler, d'une part, et la théorie de la gravitation universelle, d'autre part, soient situées au début de la flèche pointillée ? Qu'est-ce que cela « dit » de l'auteur du schéma ?
7. Comment un historien positiviste élaborant une histoire du savoir traitera-t-il la pensée d'un Kepler et d'un Newton ?
8. Pour vos leçons de stage, vous serez un « bon » ou un « mauvais » historien ? Et pour votre TFE ?



En pratiquant ainsi une histoire récurrente, en marchant ainsi à reculons, l'historien produit moins une œuvre qui reflète l'époque étudiée qu'il ne construit un passé qui *lui* convient.

## 9. Oublier ce que nous savons

L'historien doit, exercice aussi difficile que nécessaire, abandonner son époque pour retrouver celle de son auteur ; faire abstraction de ses connaissances et de ses « évidences » pour acquérir celles de l'auteur étudié ; renoncer à ses manières de raisonner et à ses problématiques pour adopter celles de l'époque considérée.

« Pour comprendre un homme et ses travaux, il importe de le référer à sa propre logique, et non à la nôtre, qui nécessairement le défigurera, ou dénoncera en lui des contradictions qui n'en sont pas »<sup>6</sup>.

EXEMPLE. — Kepler, astronome *et* astrologue.

« Ce qu'il y a de plus difficile — et de plus nécessaire — lorsque l'on aborde l'étude d'une pensée qui n'est plus la nôtre, c'est [...] moins d'apprendre ce que l'on ne sait pas, et ce que savait le penseur en question, que d'oublier ce que nous savons ou croyons savoir. Il est parfois, ajouterons-nous, nécessaire non seulement d'oublier des vérités qui sont devenues parties intégrantes de notre pensée, mais même d'adopter certains modes, certaines catégories de raisonnement ou du moins certains principes métaphysiques qui, pour les gens d'une époque passée, étaient d'aussi valables et d'aussi sûres bases de raisonnement et de recherche que le sont pour nous les principes de la physique mathématique et les données de l'astronomie. »<sup>7</sup>.

## 10. Retrouver le pensable et l'impensable d'une époque

Chaque époque et/ou chaque civilisation est caractérisée par ce qu'elle jugeait pensable et par ce qui, pour elle, ne l'était absolument pas. Il faut donc prendre garde que nos prédécesseurs, traçant autrement que nous la frontière entre le pensable et l'impensable, ont pu — très sérieusement ! — penser des choses qui, pour nous, ne le sont absolument pas, ou mieux : absolument plus !

EXEMPLE. — « La question : combien de dieux y a-t-il ? — qui avait un très bon sens pour Platon et Aristote, l'a complètement perdu depuis. Que l'on croit à Dieu ou que l'on n'y croit pas, que l'on affirme et prouve son existence ou qu'on la nie et en rejette la preuve, il ne s'agit toujours que d'un seul Dieu. L'unicité de Dieu est devenue un de ses attributs essentiels, en dehors duquel on ne peut même plus le penser »<sup>8</sup>.

6. G. GUSDORF, *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*, p. 280.

7. A. KOYRÉ, *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI<sup>e</sup> siècle allemand*, pp. 77-78.

8. A. KOYRÉ, *Compte rendu d'Étienne Gilson : « L'esprit de la philosophie médiévale »*, pp. 567-568.

## 11. Resituer le document dans son contexte

Les œuvres de jadis n'ont pas été créées pour être étudiées, aujourd'hui, par les historiens du XXI<sup>e</sup> siècle, mais pour satisfaire les besoins de leur époque. Pour les comprendre, il faut donc s'attacher à déterminer ce qu'elles apportaient à ceux qui les ont créées.

EXEMPLE. — « Bien que les problèmes philosophiques soient, en fait, éternels, il n'en reste pas moins vrai que les intérêts spirituels des contemporains de Descartes différaient profondément de nos intérêts spirituels à nous. Aussi ce qu'ils cherchaient dans son livre [à savoir le *Discours de la méthode*] était-il tout autre chose que ce que nous y cherchons »<sup>9</sup>.

## II. COMPARER ET JUGER

« Juger est quelquefois un plaisir, comprendre en est toujours un » [Henri de RÉGNIER (1864-1936)]

### 1. Introduction

#### A) Comparaisons à finalité pédagogique

Pour mieux faire comprendre une situation historique, pour mieux en faire ressortir la spécificité à ses lecteurs, l'historien s'attache parfois à comparer une situation à une autre.

EXEMPLE. — Pour mieux marquer à quel point la démocratie athénienne est une exception, l'historien établit souvent une comparaison avec le régime politique de sa grande rivale qu'est Sparte.

#### B) Comparaisons à finalité qualitative

Certes, de telles comparaisons sont, d'un point de vue pédagogique, assurément utiles. Mais, dépassant cette motivation purement pédagogique, l'historien est souvent tenté de comparer des états du savoir, de la société ou de la politique, dans le but de porter un jugement de valeur sur ces différents états, dans le but de les classer les uns par rapport aux autres.

La tentation de comparer et de juger se présente presque inévitablement lorsque l'historien s'attache à retracer l'histoire de la connaissance. N'est-il pas évident que, plus que dans tout autre domaine, il est ici permis, après avoir comparé la science d'une époque déterminée à la science d'une époque antérieure, de faire ressortir le progrès réalisé par la première sur la seconde ? Et dès lors qu'une semblable comparaison manifesterait toujours un tel progrès, quelles que soient les périodes considé-

---

9. A. KOYRÉ, *Introduction à la lecture de Platon, suivi de Entretiens sur Descartes*, p. 165.

rées, n'est-ce pas de façon bien légitime que l'historien est autorisé à présenter l'histoire de la connaissance comme l'histoire continue d'un progrès ininterrompu ?

Il convient pourtant de :

1. se demander si l'on peut, d'un point de vue méthodologique, comparer deux états différents du savoir, sans nuire à la compréhension de chacun de ces deux états ;
2. prendre pleinement conscience des présupposés (trop souvent inconscients) que requiert une telle démarche comparative et dont la justesse est loin d'être manifeste.

## 2. Des situations incomparables

### A) Ce n'est pas la même science

Dès lors qu'on ne peut comparer que des choses comparables, accepter de recourir à une telle démarche comparative, c'est tout d'abord supposer que la science d'alors est de même nature que la science d'aujourd'hui ; autrement dit, que si la science a bien sûr changé (au niveau de ses affirmations, de ses connaissances), la manière de la faire, elle, ne s'est pas modifiée.

Or, accepter un tel postulat, c'est manquer de sens historique, car les hommes n'ont pas toujours envisagé la science de la même façon.

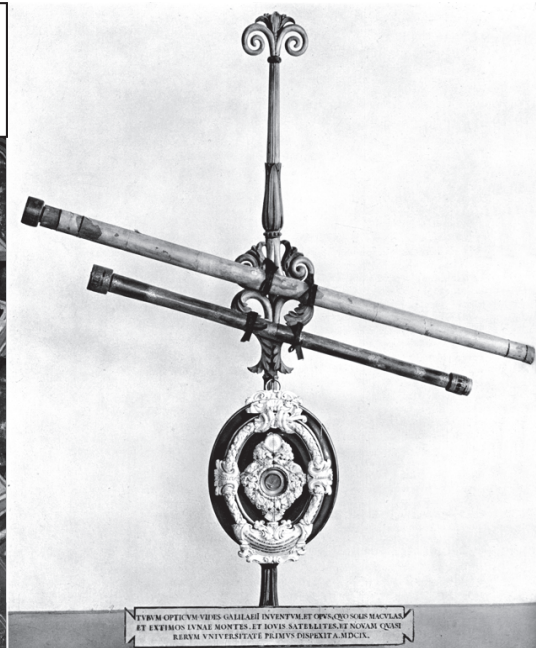
EXEMPLE. — Au moyen âge, être un bon savant, c'est être capable de lire et de commenter les livres d'Aristote (384-322 acn) [illus. n°9]. Au XVII<sup>e</sup> siècle au contraire, ceux qui continuent à se comporter ainsi sont décriés, car c'est désormais le « grand livre de la nature » qu'il convient de savoir interroger et non plus ceux du Stagirite. Aussi, à cette époque, le bon savant, incarné notamment par Galilée (1564-1642) muni de sa lunette astronomique [illus. n°10], sera celui qui se livre avec succès à des expériences et à des observations ingénieuses.

« L'idée de la science change profondément de sens à travers l'histoire de la pensée occidentale, depuis les Grecs jusqu'à nos jours. Notre science n'est donc pas "en progrès" par rapport à la connaissance du Moyen-Âge ou par rapport à l'épistémè des Grecs. L'unité de mesure, le terme de référence font défaut : en effet, ce n'est pas seulement, comme on le croit, la masse ou la finesse de nos connaissances qui s'est accrue, c'est la structure même du savoir, c'est le sens même du mot science qui se sont radicalement modifiés. Nous ne savons pas plus de choses que les Grecs. Nous savons autrement d'autres choses, nous savons autrement les mêmes choses aussi »<sup>10</sup>.

10. H. BIRAULT, *Science et métaphysique chez Descartes et Pascal*, pp. 164-165.

**Illus. n°9-10.**

Deux conceptions de la science : la « roue à livres » au moyen âge ; la lunette astronomique de Galilée aux temps modernes.

**QUESTIONS :**

1. Quel lien voyez-vous avec l'histoire de l'anatomie étudiée dans le cours d'histoire ?

**B) Ce ne sont pas les mêmes objectifs**

Prétendre comparer la science de différentes époques, c'est aussi supposer qu'au cours du temps, les hommes se sont proposés de résoudre les mêmes problèmes et de la même manière, c.-à-d. qu'ils ont poursuivis les mêmes objectifs.

Or rien n'est plus faux : le sage grec n'a pas la même visée que le savant théologien du XIII<sup>e</sup> siècle, et ce dernier n'a pas davantage le même dessein que le scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle.

EXEMPLE. — Pour marquer la supériorité de notre science, on met couramment en avant le fait qu'elle est mathématique, ce qui n'est pas du tout le cas de la science d'Aristote. Il serait donc permis de parler d'un progrès scientifique si Aristote avait souhaité accéder à une science mathématique, sans toutefois y parvenir. Mais celui-ci ne recherchait aucunement à mathématiser la science de son temps. Lui reprocher de n'avoir pas développé une science mathématique, c'est donc lui adresser un reproche qu'il ne mérite pas, puisqu'il ne s'est aucunement proposé un tel objectif. Rappelons-nous en effet que le critère selon lequel une bonne science est une science mathématisée est lui-même historique : il ne saurait donc servir à établir la supériorité de notre science sur les autres, puisque ces dernières relevaient de critères différents.

Écoutons à ce propos Robert Lenoble :

« Dans la nature, les primitifs cherchaient à comprendre la volonté des dieux de la mer, des volcans et des fleuves ; Aristote, une hiérarchie de

formes organisées ; Descartes et les Modernes, les leviers d'une machine où "tout se passe par figure et mouvement" ; sans renoncer complètement, tant s'en faut, à la machine, nous savons aujourd'hui que la machinerie cartésienne recelait elle aussi une part de mystère, et nous cherchons dans la matière des équilibres mathématiques [...]. Si le monde physique reste identique à lui-même, il peut prendre pour l'homme des visages complètement différents. Nous n'assistons pas au progrès d'une recherche menée sur le même objet : sous les mots de "Nature", de "science" et de "lois", on ne voyait pas les mêmes choses, on ne construisait pas le même type de science, on ne cherchait pas les mêmes lois »<sup>11</sup>.

### C) Ce ne sont pas les mêmes objets

Comparer la pertinence des théories scientifiques élaborées, au cours de l'histoire, à propos d'un objet particulier, c'est enfin supposer que les savants de tous les temps ont vu, devant ce même objet, la même chose.

REMARQUE. — Intuitivement, l'historien comprendra assez facilement que dresser l'histoire d'un concept, tel que celui de démocratie, c'est raconter l'histoire d'une notion qui a varié au cours du temps, tant il est vrai, en l'occurrence, que la notion de démocratie athénienne diffère, malgré l'unité d'appellation, de celle de nos démocraties contemporaines. Aussi, l'historien prendra-t-il aisément conscience, dans ce cas, qu'il s'attache ici à l'histoire d'objets qui, en réalité, se sont modifiés au cours du temps. Notre propos consiste à faire remarquer que ce qui vaut pour les concepts, tel que celui de démocratie, vaut également pour des objets bien matériels et bien spécifiés, tels que Mars ou le Soleil, ce qui paraît moins manifeste.

Or, mis en présence d'un même objet matériel, les savants des différentes époques n'ont pas vu la même chose et ne l'ont pas traité ni classé de la même manière.

EXEMPLES. — En regardant ce même objet qu'est la voûte céleste (objet qui, en première approximation, ne s'est aucunement modifié depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours), un Platonicien nous dira qu'il contemple une préfiguration du Monde des Idées ; un savant du moyen âge qu'il admire des corps célestes mus par des anges ; un homme de science du XVII<sup>e</sup> siècle qu'il regarde un ingénieux mécanisme...

Semblablement, ce même corps céleste qu'est le Soleil représente, pour un Platonicien, une Image du Bien ; pour un Chrétien de la Renaissance, le représentant visible du Dieu invisible ; et pour nous, une étoile de taille moyenne siège de réactions thermonucléaires.

Selon l'époque considérée, un même objet n'a donc pas été appréhendé de la même manière ni classé dans la même catégorie.

« Ce qui est en question ici n'est pas l'identité de l'objet : quand nous parlons de Mars, nous songeons sans ambiguïté au même objet céleste qu'eux. Ce qui a changé, c'est la manière de le classer : là où nous voyons

11. R. LENOBLE, *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*, pp. 28-29.

une masse matérielle justiciable d'une analyse mécanique, chimique et physique, Kepler perçoit un être qui, parce qu'il est doué d'un mouvement spontané, pourrait se ranger parmi ceux qui sont pourvus de vie ou de propriétés analogues à celles du vivant [...]. Nos réactions intellectuelles ne sont plus les mêmes parce que les choses ne s'ordonnent plus selon les mêmes principes ni à partir des mêmes coupures. Nos catégories forment une grille tout autre que celle qui prévalait dans la pensée de Kepler. Il en résulte que les objets de son savoir ne se superposent en rien aux nôtres »<sup>12</sup>.

#### D) Conclusion

Comment donc comparer des entreprises qui s'insèrent dans des cadres de pensée si différents et qui n'ont ni les mêmes démarches, ni les mêmes objectifs, ni les mêmes objets d'étude, à moins de s'imaginer naïvement qu'il existe un *homo scientificus* intemporel qui poursuit, d'âge en âge, le développement de « la » Science ?

### 3. Quel point de comparaison ?

#### A) Nécessité d'un point de comparaison

À supposer même que l'on puisse comparer ces différents états du savoir, à quel étalon les comparerons-nous afin de déterminer leur degré de vérité et donc leur niveau d'amélioration par rapport aux étapes antérieures ?

#### B) L'état actuel du savoir

Traditionnellement, le point de référence utilisé est la science contemporaine de l'historien concerné : c'est en fonction de cet état du savoir qu'il appréciera les théories du passé.

Une telle pratique repose sur le postulat selon lequel la science actuelle est la plus vraie, la plus proche de la science idéale, celle qui est donc la plus à même de servir de point de référence.

Dans cette perspective, la science véritable serait bel et bien au bout du cheminement de l'esprit humain et si elle n'est pas encore pleinement réalisée par la science contemporaine, il n'en reste pas moins que c'est cette dernière qui s'en approche le plus.

#### C) Un point de comparaison relatif

« Ce que les hommes appellent civilisation, c'est l'état actuel des mœurs et ce qu'ils appellent barbarie, ce sont les états antérieurs. Les mœurs présentes, on les appellera

---

12. G. SIMON, *Kepler : astronome, astrologue*, p. 12.

barbares quand elles seront des mœurs passées »  
[Anatole FRANCE (1844-1924)]

Mais existe-t-il vraiment une forme véritable du savoir qui existerait de toute éternité dans le monde des Idées et vers laquelle l'esprit humain ne cesserait de tendre ou bien la science n'est-elle que le résultat d'une histoire contingente, de sorte qu'elle aurait pu être différente de ce qu'elle est ? Existe-t-il une science absolue, nécessaire, inscrite de toute éternité, dont nous nous rapprochons progressivement et qui, si nous pouvions la connaître, constituerait à juste titre un point de comparaison absolu, ou bien n'existe-t-il rien d'autre que notre science, soit un point de comparaison relatif, contextuel et temporaire, puisque bientôt démenti ?

REMARQUE. — Il serait intéressant de transposer ces considérations, inspirées par l'histoire des sciences, à d'autres secteurs, comme l'histoire économique, sociale, ou celle des droits de l'homme.

On peut donc se demander s'il y a une Vérité absolue, qui émerge progressivement au cours de l'histoire et à partir de laquelle on puisse mesurer les théories du passé ou s'il y a seulement l'apparition d'une nouvelle façon de « dire vrai ».

#### D) Un point de comparaison éphémère

De plus, l'état actuel de la science n'est lui-même qu'une étape dans l'histoire de la science, étape qui sera inexorablement supplantée pour peu qu'on veuille bien laisser faire le temps. Cet état étant éphémère, provisoire et relatif, les jugements portés à partir de celui-ci le seront aussi. Dès lors, les appréciations que nous portons aujourd'hui sur le passé risquent de changer du tout au tout quand se sera modifié l'état actuel de la science, quand notre science sera elle-même devenue de la science passée.

En effet, même si nous représentons, au jour d'aujourd'hui, le dernier état du savoir, nous ne sommes pas pour autant à la fin de l'histoire. Celle-ci ne finira pas avec nous ! Mais alors, pourquoi affirme-t-on que la science actuelle est la plus vraie, aussi bien dans sa forme que dans son contenu ? Peut-être tout simplement parce que c'est la nôtre !

### 4. Le danger d'anachronisme

Quand bien même la science actuelle pourrait assumer le rôle de point de comparaison, il resterait qu'en lui faisant jouer ce rôle, nous ne respecterions pas la spécificité et l'historicité de chaque époque de la science puisque, par un anachronisme dangereux, nous appliquerions artificiellement aux sciences des époques antérieures nos critères actuels, au lieu de les apprécier en fonction des leurs. Si, en effet, on peut juger une œuvre

ou un auteur du passé, c'est uniquement à partir des critères qui étaient les siens ou, du moins, à partir de ceux qui avaient cours à son époque.

EXEMPLE. — Le passage d'une religion polythéiste à une religion monothéiste peut être présenté comme un progrès, lorsqu'on se réfère au critère de la rationalité occidentale selon lequel Dieu, étant parfait, ne peut être qu'un. Il n'en reste pas moins que les Anciens s'accommodaient parfaitement de leur système polythéiste et qu'on aurait tort à appréhender leur religion comme une religion encore « en attente » du monothéisme.

## 5. Conclusion

Comparer les différents états du savoir dans le but de présenter l'histoire de la science comme celle d'un progrès continu et ininterrompu constitue une entreprise risquée, car c'est :

1. comparer des situations souvent incomparables, dès lors que la définition de la science, les buts que l'on poursuit et les objets dont on parle ne sont pas les mêmes ;
2. s'imaginer que le savoir actuel peut prendre la mesure du passé, alors qu'il est lui-même relatif, contextuel et éphémère ;
3. gommer l'historicité et la spécificité de chaque époque de la science et donc s'interdire de les comprendre, en appliquant arbitrairement nos critères à des époques où ils n'avaient pas cours.

## III. CONTINUITE OU REVOLUTIONS ?

### 1. Introduction

Dans sa relation des faits, l'historien va-t-il présenter l'histoire comme le résultat d'une longue continuité, d'une tradition ininterrompue ou, au contraire, va-t-il en faire ressortir les ruptures et les révolutions ?

Le débat sur la nature continuiste ou discontinuiste de l'histoire est, encore de nos jours, loin d'être clôt. Il reste même particulièrement vif, car il engage non seulement la sensibilité de l'historien, mais aussi ses pré-supposés idéologiques.

Aussi, sans vouloir imposer une solution définitive, nous nous proposons de faire ressortir les enjeux implicites de chacune des deux positions en présence, pour ensuite montrer qu'elles ne sont pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, incompatibles.

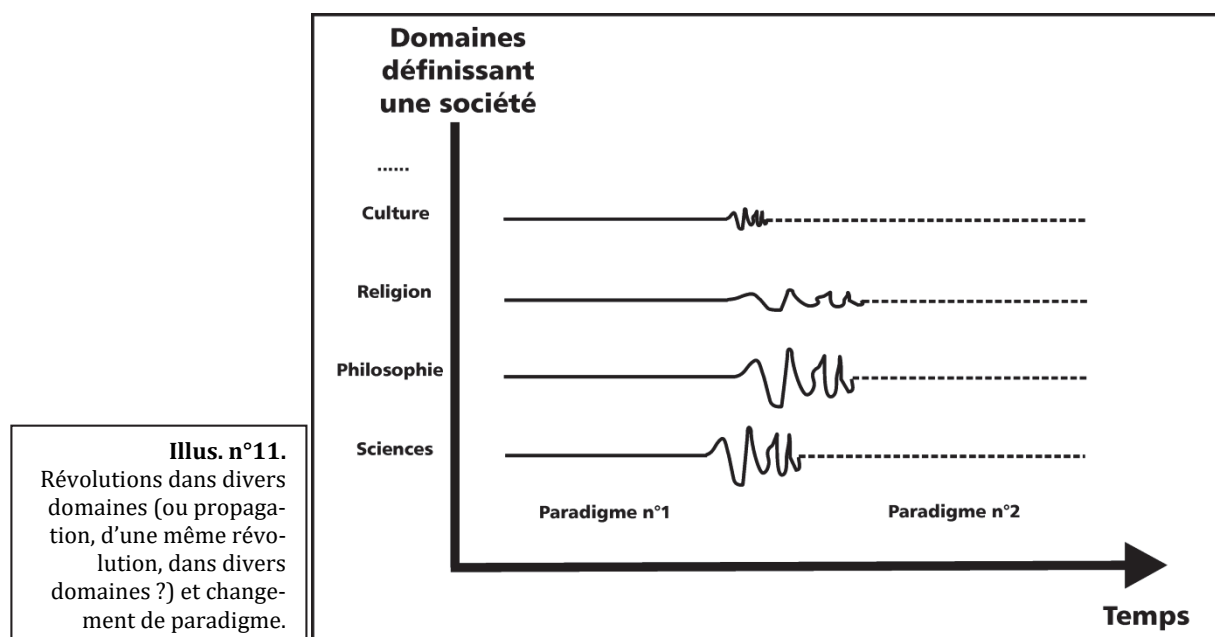
Mais d'abord, qu'est-ce qu'une révolution ou une rupture historique ?

QUESTIONS :

1. Y a-t-il aussi paradigme durant la phase révolutionnaire ?



2. Pourquoi un paradigme (celui en trait continu ou en pointillés) est-il particulièrement représenté par une ligne droite et, plus précisément encore, horizontale ?
3. Le paradigme post-révolutionnaire peut-il être identique à celui qui était de mise avant la révolution ?
4. Le paradigme qui suit la révolution (en pointillés) est-il définitif ?
5. Quels sont les critères, en termes de durée et d'ampleur, qui définissent une révolution ?
6. Dans quel domaine, cette révolution s'est-elle déclenchée ? Pourquoi ?
7. Pourquoi, après la rupture, la ligne est-elle en pointillés ? Pourquoi ne pas avoir gardé une ligne en continu, mais placée plus haut ou plus bas pour marquer le changement de paradigme ?



## 2. Enjeux idéologiques

### *L'exemple du moyen âge*

Faisons tout d'abord remarquer que, face au moyen âge par exemple, le choix d'une position continuiste ou discontinuiste n'est pas sans rapports avec la manière dont l'historien se positionne par rapport à la religion et, en l'occurrence, par rapport à la religion chrétienne.

Ainsi, on peut s'attendre à ce qu'un historien catholique, ou du moins favorable à la religion catholique, adopte, face au moyen âge et à la « révolution » scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle, une position continuiste, alors que son collègue anticlérical, face aux mêmes événements, s'attachera, lui, à défendre une position discontinuiste (\*).

(\*) En effet, le continuisme permet à l'historien catholique de montrer que le moyen âge, loin d'avoir été un âge obscurantiste, loin d'avoir constitué une triste parenthèse dans l'histoire intellectuelle, a activement préparé

la Renaissance ainsi que le renouveau scientifique du XVII<sup>e</sup> siècle. En revanche, en présentant la Renaissance comme un heureux retour à l'antiquité qui s'est effectué par-delà le moyen âge, en révélant le caractère proprement révolutionnaire de la science des Galilée, des Kepler et des Newton, le discontinuisme autorise l'historien anticléricale à laisser dans l'ombre cet âge précisément caractérisé par la suprématie de l'Église et le triomphe de la théologie.

### 3. Réflexions critiques

#### A) Préparation et révolution ne sont pas incompatibles

##### *À la recherche des antécédents...*

Dans le domaine de l'histoire des sciences par exemple, les partisans du continuisme entendent souvent démontrer leur thèse en affirmant qu'aucun scientifique n'a produit, d'un seul coup, une doctrine absolument nouvelle, mais que, toujours, cette doctrine a été préparée par les travaux de ses prédécesseurs. D'ailleurs, poursuivent-ils, plus on étudie en profondeur l'histoire, plus on découvre d'étapes intermédiaires entre ceux que l'on considère comme des prédécesseurs et celui que l'on juge comme un novateur. Le point de vue « révolutionnaire » serait donc le résultat d'une approche superficielle, quand le point de vue continuiste serait la conséquence d'une approche plus fouillée de la réalité historique.

Certes, au niveau de la recherche, il est bon d'adopter une attitude continuiste, car celle-ci pousse les historiens à toujours fouiller plus profondément le passé à la poursuite de ces intermédiaires qui existent sûrement, mais qui, pour l'heure, n'ont pas encore été découverts.

##### *... tout en reconnaissant le caractère révolutionnaire*

Si donc le développement de la science est bel et bien continu (dans la mesure où, effectivement, aucune innovation n'est « tombée du ciel »), il n'en reste pas moins que cette succession d'étapes intermédiaires n'empêche nullement que, au bout du compte, la théorie puisse être proprement « révolutionnaire » et marquer une rupture par rapport aux théories antérieures.

En effet, comme l'a fait remarquer Alexandre Koyré, une révolution peut être longuement préparée sans cesser pour autant d'être une révolution :

« L'histoire ne procède pas par sauts brusques ; et les divisions nettes en périodes et en époques n'existent que dans les manuels scolaires (...). N'est-il pas vain, en général, de vouloir établir, dans la continuité du devenir historique, des divisions quelconques ? La discontinuité qu'on y introduit ainsi n'est-elle pas artificielle et factice ? Il ne faut pas, cependant, abuser de l'argument de la continuité. Les changements im-

perceptibles aboutissent fort bien à une diversité très nette ; de la semence à l'arbre il n'y a pas de sauts ; et la continuité du spectre n'en rend pas les couleurs moins diverses »<sup>13</sup>.

## B) La création du continuisme

Après avoir ainsi souligné que continuité et révolution ne sont pas des concepts incompatibles, il importe maintenant de montrer comment certains historiens peuvent, par leur point de vue particulier et la méthodologie qui en résulte, créer, de bonne foi, un tel continuisme.

### ***Le continuisme permet d'interroger l'histoire en toute quiétude***

Observons tout d'abord qu'une philosophie de l'histoire continuiste permet d'interroger Clio en toute quiétude. En effet celui qui est convaincu que le développement de la science est continu et progressif est autorisé à penser qu'il pourra entrevoir son avenir simplement en prolongeant le chemin qu'elle a suivi dans le passé. Aussi se met-il, pour connaître cet avenir, à interroger l'histoire et, grâce à sa philosophie de l'histoire continuiste, il peut le faire en toute confiance, c.-à-d. sans craindre, puisqu'il n'y en a pas, qu'une révolution scientifique imprévue ne vienne, soudainement, réorienter le cheminement de la science et ainsi déjouer ses prévisions.

Bref, celui qui veut entrevoir l'avenir (de la science, en l'occurrence) a « besoin » d'une philosophie de l'histoire continuiste qui, seule, lui permettra d'interroger Clio en toute sérénité. Comme nous allons le découvrir, sa démarche le conduira, inconsciemment, à créer ce continuisme dont il a justement besoin.

### ***Cette interrogation crée le continuisme***

À partir du moment où notre historien continuiste désire seulement éclairer la situation présente de la science et deviner quel sera son avenir, il ne retiendra, du monceau des faits historiques, que ceux qui préparent cette situation, en négligeant tous les autres qu'il jugera non pertinents pour la problématique qui est la sienne.

Comment dès lors pourrait-il ne pas aboutir à la vision d'un progrès homogène et continu du développement scientifique puisque les questions qu'il a posées l'ont précisément amené à ne retenir que ce qui prépare la science actuelle ?

La méthodologie historique mise en œuvre par notre historien pour répondre à ses questions a donc « créé » une philosophie de l'histoire continuiste qui, en retour, permet de telles interrogations. Nous sommes donc en plein cercle vicieux !

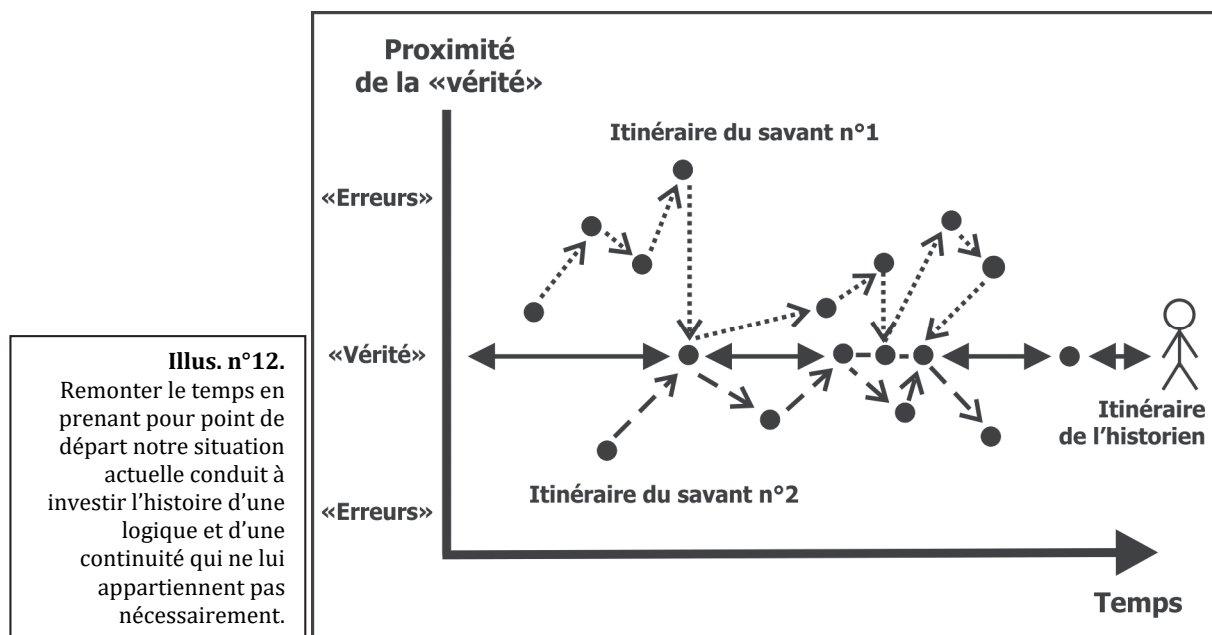
13. A. KOYRÉ, *La pensée moderne*, pp. 16-17.

**Le sens de la lecture de l'histoire**

« L'histoire est écrite par les vainqueurs »  
[Robert BRASILLACH (1909-1945)]

Plus précisément, notre historien a lui-même forgé une vision continuiste de l'histoire (qu'il croit seulement constater) au moment même où il a pris, pour point de départ et point d'arrivée de son enquête historique, la science qui lui est contemporaine.

Celle-ci constitue en effet le *point de départ* de son enquête historique, puisque c'est à partir d'elle qu'il formule son questionnaire et qu'il remonte, de proche en proche, le cours du temps. Mais elle représente aussi son *point d'arrivée*, car, tout au long de son parcours, c'est en référence à cette science contemporaine là qu'il prend la mesure du passé et c'est en vue de retrouver cette science là qu'il trace, nous l'avons vu, son itinéraire.



## QUESTIONS :

1. Décrivez chacun des deux itinéraires dans le but d'en déduire la personnalité de chacun des savants concernés.
2. Comment ce schéma montre-t-il que l'historien a lui-même créé cette continuité qu'il croit objectivement observer ?
3. Pourquoi l'itinéraire de l'historien comporte-t-il des flèches dans les deux sens ?
4. Pourquoi les mots « erreurs » et « vérité » sont-ils, dans ce schéma, entourés de guillemets ?
5. Par qui ces affirmations sont-elles qualifiées d'erreurs ou de vérités ?

Or cette manière de procéder, en l'occurrence de choisir les savants dont on va parler en fonction de leurs rapports avec la science contemporaine et de lire leurs œuvres à la lumière de celle-ci, fausse complètement l'histoire en lui donnant une logique qu'elle ne possède pas, en l'investissant d'une continuité qui n'est pas sa caractéristique. En effet, notre historien, guidé par sa problématique, enfermé dans sa logique, ne retient des savants que les découvertes qui sont passées à la postérité et qui conduisent à la science contemporaine, oubliant aussi bien leurs tentatives ratées que les buts véritables qu'ils poursuivaient. Bref, il opère une clarification a posteriori qui ne retient que ce qui s'insère dans la longue chaîne de la connaissance, chaîne qui le conduit logiquement jusqu'au savoir actuel.

Dans son beau livre sur Kepler, Gérard Simon a merveilleusement dénoncé cette grave erreur méthodologique :

« Nous avons l'impression, devant un grand ancêtre, de nous trouver devant quelqu'un qui nous a précédés sur le chemin de la connaissance ; qui donc nous a ouvert la route, celle-là même que nous continuons à suivre actuellement. Ces métaphores ne sont pas anodines : elles impliquent que la pensée scientifique reste, depuis ses origines, fondamentalement homogène ; et que nous n'avons fait qu'aller plus loin dans une direction qui était déjà indiquée par les premiers pas des initiateurs. Or rien ne nous autorise à accepter un tel présupposé, sinon sans doute une illusion de rétrospective.

C'est quand nous partons de ce que nous savons pour remonter aux sources que nous avons l'impression d'un parcours : même s'il est sinueux, on peut toujours rencontrer des précédents, jalonner des étapes, bref trouver dans le passé un présent encore inaccompli, ou en voie d'accomplissement. L'histoire des sciences ne livre alors que ce qu'on a bien voulu, a priori, y mettre »<sup>14</sup>.

Au terme de ses travaux historiques, lorsqu'il a déployé le récit majestueux de cette longue chaîne, l'historien continuiste croit pouvoir conclure que l'histoire est continue et homogène, alors que ces deux caractéristiques sont justement celles qu'il lui a données par son itinéraire et ses choix.

Alexandre Koyré a également montré comment cette reconstitution du passé à partir du présent non seulement faussait notre connaissance du passé, mais conduisait également à faire de celui-ci le reflet, et non l'explication, de notre présent :

« À déterminer ainsi les faits importants par l'importance de leurs effets futurs, on fausse nécessairement l'image de l'époque que l'on étudie ou, si l'on préfère, on se la représente d'une manière plus juste,

---

14. G. SIMON, *Kepler, astronome-astrologue*, p. 10.

mais en tout cas très différente de celle des contemporains. Car les contemporains [...] ne possédant pas le don de prophétie et ignorant donc les suites lointaines des faits “importants” qui se produisaient sous leurs yeux, étaient rigoureusement incapables de les apprécier à leur juste valeur et de s’apercevoir de leur importance réelle, puisque pour eux, c’est-à-dire à l’époque où ils se produisaient, ils n’en avaient aucune. Ainsi c’est nous qui déterminons l’importance des faits qui constituent notre histoire (important est ce qui est important pour nous) ; c’est à partir du présent que se forme pour nous notre passé. Le cercle se referme : partis à la recherche du passé pour nous expliquer notre présent, c’est celui-ci, ou son reflet, que nous y retrouvons »<sup>15</sup>.

Terminons ces remarques critiques en lisant les réflexions profondes de Georges Gusdorf qui s’offrent à la méditation de tout historien :

« L’historien part du problème résolu ; il inverse le sens de la marche, ce qui l’expose à méconnaître la signification réelle du mouvement »

« L’histoire de la science selon le vecteur du progrès est, en réalité, construite d’une manière régressive à partir de l’état présent du savoir, considéré d’ailleurs, d’une manière abusive, comme un stade quasi-terminal. Du même coup, le pseudo-historien opère un tri parmi les recherches et travaux du passé. Il met à part le bon grain, qui prépare directement les acquisitions futures, et rejette dans un dédaigneux oubli la masse, d’ordinaire la plus importante, des efforts dont on sait maintenant qu’ils ne mènent à rien, du moins en l’état actuel du savoir »<sup>16</sup>.

## IV. LE PRESENT DE L’HISTORIEN

### 1. Un point de vue incontournable

« Toute histoire est contemporaine »  
[Benedetto CROCE (1866-1952)]

### 2. Un point de vue peut-être a-normal

« C’est parce que nous connaissons tous les aspects de la société contemporaine, parce que nous voyons celle-ci agir, que, par ressemblance et différence, nous nous représentons les sociétés anciennes. C’est parce que nous savons le point d’aboutissement d’une évolution

15. A. KOYRÉ, *Philosophie de l’histoire*, p. 110.

16. G. GUSDORF, *De l’histoire des sciences à l’histoire de la pensée*, p. 175 et p. 164.

que nous en dessinons la courbe pour en retrouver l'origine » [Paul HARSIN (contempo.)]

QUESTIONS :

1. Quel mot vous paraît faux dans cette citation ?

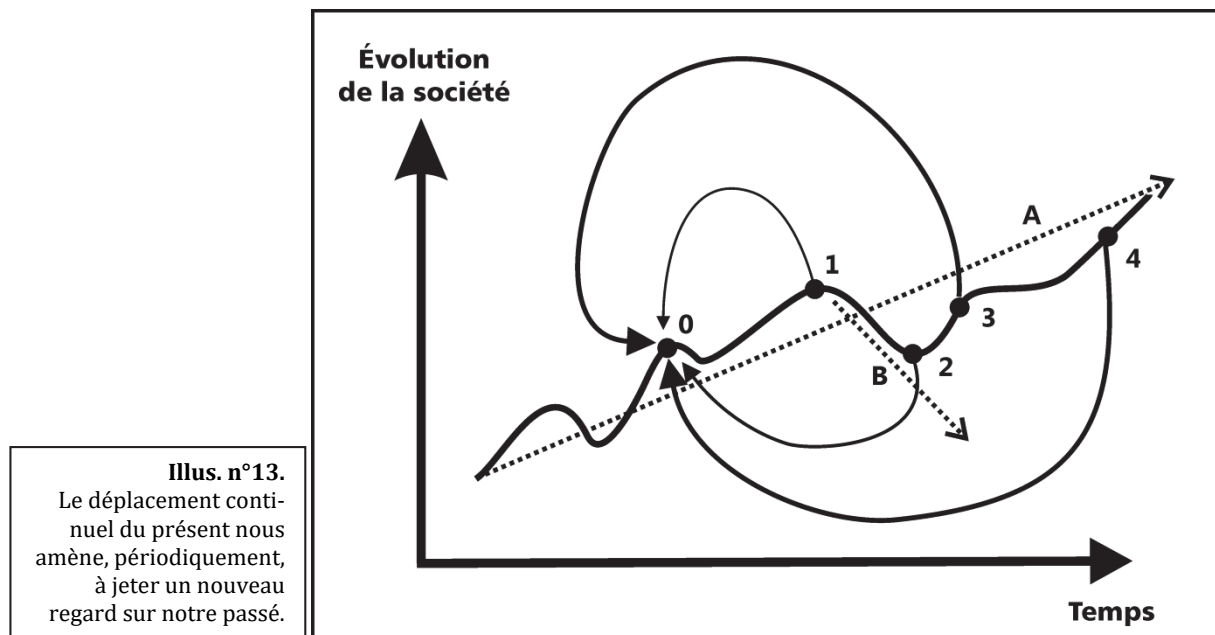
Mais l'histoire n'est pas logique, donc il se peut fort bien que ce que nous prenons pour « le point d'aboutissement » de l'évolution ne soit, en réalité, qu'un écart passager !

### 3. Un point de vue mouvant

« Que l'on soit dans l'obligation de réécrire de temps à autre l'histoire universelle, personne aujourd'hui n'en doute. Une telle nécessité n'advient pas cependant parce que nous avons découvert a posteriori bien des choses qui se sont passées, mais bien parce que nous découvrons de nouvelles visions des choses, car le contemporain d'un temps qui ne cesse de progresser est amené à adopter des points de vue à partir desquels il est possible d'embrasser d'un seul regard et de juger d'une manière neuve ce qui appartient au passé. »  
[Johann Wolfgang VON GOETHE (1749-1832)]

Le déplacement continu du présent nous contraint donc à constamment revisiter un passé en réalité chaque fois différent, car chaque fois abordé à partir d'un présent lui-même différent. En multipliant ainsi les points de vue, ce déplacement continu du présent peut être perçu comme un enrichissement.

EXEMPLES. — L'expérience de la Seconde guerre mondiale, de la bombe atomique, des camps de concentration, la chute du mur de Berlin, l'effondrement du communisme, l'émergence des nationalismes et des intégrismes religieux sont autant d'évolutions du monde qui nous conduisent à modifier notre perception des réalités humaines qui nous entourent et donc, par conséquent, à revisiter autrement notre passé.



## QUESTIONS :

1. Que représente le point « 0 » ?
2. Pourquoi, avec le temps qui passe, les traits symbolisant les points de vue 1, 2, 3 et 4 deviennent-ils de plus en plus épais ?
3. Que symbolisent les lignes pointillées A et B ?
4. Entre les lignes A et B, laquelle des deux vous paraît la plus pertinente ?
5. Comment comprendre l'existence de la ligne B ? Par qui a-t-elle été tracée ?



## Chap. III

# La vérité

---

« Nous avons une impuissance de prouver, invincible<sup>1</sup> à tout le dogmatisme<sup>2</sup> ; nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme<sup>3</sup> » [Blaise PASCAL (1623-1662)]

« Le talent de l'historien consiste à faire un ensemble vrai avec des traits qui ne sont qu'à demi » [Ernest RENAN (1823-1892)]

## I. INTRODUCTION

### 1. Définition

Qu'est-ce que la vérité en histoire ? Si l'histoire a pour objet le passé humain, l'histoire vraie est celle qui parvient à retrouver et à relater, dans toute sa richesse et dans toute sa complexité, ce passé.

## II. LA CONCEPTION POSITIVISTE

### 1. Présentation

« Connaître le passé tel qu'il a été »  
[Leopold von RANKE (1795-1886)]

Calquée sur les sciences de la nature qui, en cette ère positiviste et scientifique qu'est le XIX<sup>e</sup> siècle, incarnaient le paradigme de tout savoir véritable, la vision positiviste de la vérité historique, illustrée par la célèbre formule de l'historien allemand Leopold von Ranke, met en avant l'objectivité, l'expérimentation, ainsi que la précision mathématique qui doivent être celles de l'histoire.

---

1. Invincible : « qui résiste victorieusement à », « qui ne se laisse pas abattre ».  
2. Dogmatisme : philosophie qui admet certaines vérités d'une manière péremptoire.  
3. Pyrrhonisme : doctrine de Pyrrhon (c. 365 - c. 275 acn), philosophe grec qui préconisait le doute et qui niait la possibilité d'atteindre la vérité.

## 2. Critique

### A) L'objectivité

« Tout chercheur, sans doute, a ses œillères. Au moins, que tous ils n'aient pas les mêmes » [Jean ROSTAND (1894-1977)]

QUESTION :

1. Quel est le schéma qui dit, à sa manière, la même chose ?

Si la vision positiviste préconise l'objectivité au détriment de la subjectivité, c'est parce que la subjectivité, en science, n'a aucun intérêt : il suffit (et même il faut) que l'expérience puisse être répétée par tous et, surtout, que tous y voient la même chose.

En histoire en revanche, il est tout à fait souhaitable que les historiens, en fonction de leur culture, de leur sensibilité, de leur subjectivité donc, appréhendent différemment une même réalité (\*), car c'est cette multitude de regards complémentaires (\*\*\*) qui permet d'approcher au mieux le passé dans toute sa complexité.

(\*) Nous retrouvons ici le thème de l'intersection, plus ou moins grande selon les historiens, entre le Même et l'Autre.

(\*\*) Loin d'être un appauvrissement, la subjectivité est donc une richesse qui permet à l'historien de voir des choses que d'autres historiens n'ont pas vues.

### B) La précision

À vouloir faire preuve d'une précision scientifique et mathématique, voici ce que deviendrait l'assassinat de Jules César<sup>4</sup> :

« À un instant $t$ du devenir de l'univers (qu'on pourrait repérer en se référant à la précession des équinoxes et aux mouvements apparents de la lune et du soleil),	Ides de Mars de l'an 44 acn, vers 11 h du matin
en un point de la surface terrestre défini par les coordonnées $x'$ de Lat. N. et $y'$ de Long. E. Greenwich,	Rome
à l'intérieur d'un espace clos ayant la forme d'un parallépipède rectangle,	le Sénat
où se trouvaient rassemblés environ 300 individus mâles de l'espèce <i>homo sapiens</i> ,	la Curie
un nouvel individu appartenant à la même espèce pénétra, décrivant une trajectoire rectiligne. À l'instant $t + n$ , tandis que les autres individus présents oscillaient légèrement autour de leur position d'équilibre,	César

4. H.-I. MARROU, *De la connaissance historique*, p. 141.

12 se mirent en mouvement, décrivant à une vitesse accélérée des trajectoires convergentes qui rejoignirent au point <i>m</i> la trajectoire du précédent.	Brutus, Cassius, etc.
À l'extrémité préhensible des membres supérieurs droits des 12 se trouvaient des pyramides affilées d'acier	des poignards
qui, grâce à la force vive, produisirent des plaies pénétrantes dans le corps dudit premier individu entraînant la mort. »	mort de César

### C) L'écrit historique

Selon Ranke, l'historien devrait se proposer de connaître le passé tel qu'il s'est passé. Bel idéal, assurément, mais est-il réalisable ? Ce passé que nous étudions, nous le connaissons en tant que passé, puisque nous savons ce qui est advenu par la suite, tandis que, pour les gens de l'époque, il était du présent, puisqu'ils ne savaient pas encore sur quoi il allait déboucher. Il nous est donc impossible de le connaître tel que, eux, l'ont connu !

### D) Conclusion

Une histoire qui serait conforme aux exigences positivistes serait ou :

1. faites de pages blanches (impossibilité de connaître le passé tel que les hommes du passé l'ont connu) ;
2. inutilement chargée (recherche effrénée de la précision mathématique) ;
3. inintéressante (refus de la subjectivité).

## III. ENTRE DOGMATISME ET PYRRHONISME

### 1. Contre le dogmatisme

« Notre devoir constant envers la vérité est de ne pas la considérer comme acquise » [Léon-É. HALKIN (1906-1998)]

Conscient de la complexité du passé, de l'indigence de ses sources, du caractère hasardeux de sa reconstruction historique, l'historien, à la différence du philosophe, paraît peu enclin à verser dans le dogmatisme.

### 2. Contre l'hypercritique

En revanche, il serait plus facilement tenté par une attitude hypercritique susceptible de déboucher sur le pyrrhonisme.

Certes, comme nous l'avons vu en critique historique, l'historien se doit de vérifier chaque témoignage, chaque information, chaque document. Néanmoins, il ne doit pas verser dans l'hypercritique, à savoir une attitude critique excessive.

S'il veut produire un récit et ne pas en rester à des pages blanches, il doit, après avoir suffisamment testé son document ou son témoin, lui accorder sa confiance. Il lui faut donc, à un moment donné, faire acte de foi. Ce n'est pas tomber dans la crédulité ou l'arbitraire pur, mais c'est reconnaître, sur base d'indices rationnels dûment établis, que ce document ou que ce témoin, dont on a pu vérifier à maintes reprises le sérieux, est digne de foi (\*), du moins jusqu'à preuve du contraire.

(\*) Il en va de même dans les relations amoureuses par exemple. Que répondre à la personne qui vous demanderait de lui prouver que vous l'aimez ? En l'absence de toute démonstration, vous ne pourrez faire appel qu'à cette conviction raisonnable qui, petit indice par petit indice, s'est progressivement forgée avec le temps pour enfin s'imposer comme une évidence.

### 3. Un certitud raisonnable

#### *Différence entre démonstration et argumentation*

Le recours indispensable à l'acte de foi révèle à suffisance que le domaine de l'histoire n'est pas celui de la démonstration (\*), mais bien celui de l'argumentation (\*\*), soit non pas une certitude absolue à laquelle personne ne peut se soustraire, mais une certitude raisonnable, qui ne contraint personne.

(\*) La *démonstration* convainc nécessairement tout le monde et en tout temps ; elle prouve absolument. Si, par exemple, on connaît la logique et si on a compris la démonstration, on ne peut être que convaincu et à 100 % par cette démonstration !

(\*\*) L'*argumentation* vise à prouver ou à réfuter une proposition donnée, mais sans atteindre nécessairement cet objectif en tout sujet raisonnable ; elle convainc éventuellement. En effet, l'argumentation fournit certes des éléments, mais pas absolument contraignants. Donc on peut être convaincu un peu, beaucoup, à la folie, ou pas du tout !

#### *Conséquences*

L'incapacité de l'argumentation à contraindre, à délivrer « un message clair et indiscutable », engendre plusieurs conséquences :

1. l'historien doit accepter qu'une certitude absolue n'est pas à sa portée, car il n'est pas Dieu, et que seule une certitude raisonnable lui est accessible. S'il ne peut se satisfaire de cette dernière, qu'il change de métier !
2. il est toujours possible, pour un historien, de se déclarer non convaincu par une argumentation, quitte à faire preuve de mauvaise foi

(\*), d'où des discussions interminables et des querelles passionnées, puisqu'aucune vérité historique n'est, en soi, incontestable.

(\*) Non seulement le passé n'est pas univoque, mais équivoque (il se prête à différentes lectures, à différentes interprétations), mais en plus il est tellement riche (il y a tellement d'aspects différents, tellement de forces en présence, tellement de documents allant dans des sens divers) qu'il est toujours possible, en faisant preuve d'obstination, de trouver dans l'histoire ce qu'on y cherche, ce qu'on voulait trouver, en l'occurrence des arguments en faveur de sa thèse, aussi déraisonnable soit-elle.

3. étant donné l'absence d'un critère qui puisse marquer, sans ambiguïté, la valeur d'une argumentation, l'historien (de bonne foi s'entend) doit avoir de l'esprit de finesse, du bon sens, pour savoir quand il doit poursuivre dans la direction qu'il a choisie, et ce malgré les critiques de ses collègues, ou, au contraire, quand il doit faire preuve de sagesse en lâchant prise.

---

### *Entre gris clair et gris foncé*

En conclusion, l'historien, dans sa quête de la vérité, navigue toujours non pas entre le noir et le blanc — comme en sciences (\*), en logique, ou en mathématiques —, mais entre le gris clair et le gris foncé : c'est ce qui fait la difficulté, mais aussi la grandeur (\*\*), la subtilité (\*\*\*) et la beauté de son métier.

(\*) Du moins en première approximation, car il est possible d'établir que, en sciences également, la portée des résultats expérimentaux n'est pas univoque et demande dès lors, pour être correctement interprétée, de l'expérience, de la sagesse et du bon sens. A contrario, il est toujours possible de faire appel à des hypothèses *ad hoc*, c.-à-d. « taillées sur mesure ».

(\*\*) L'historien ne se réduit pas à une « machine à enregistrer ».

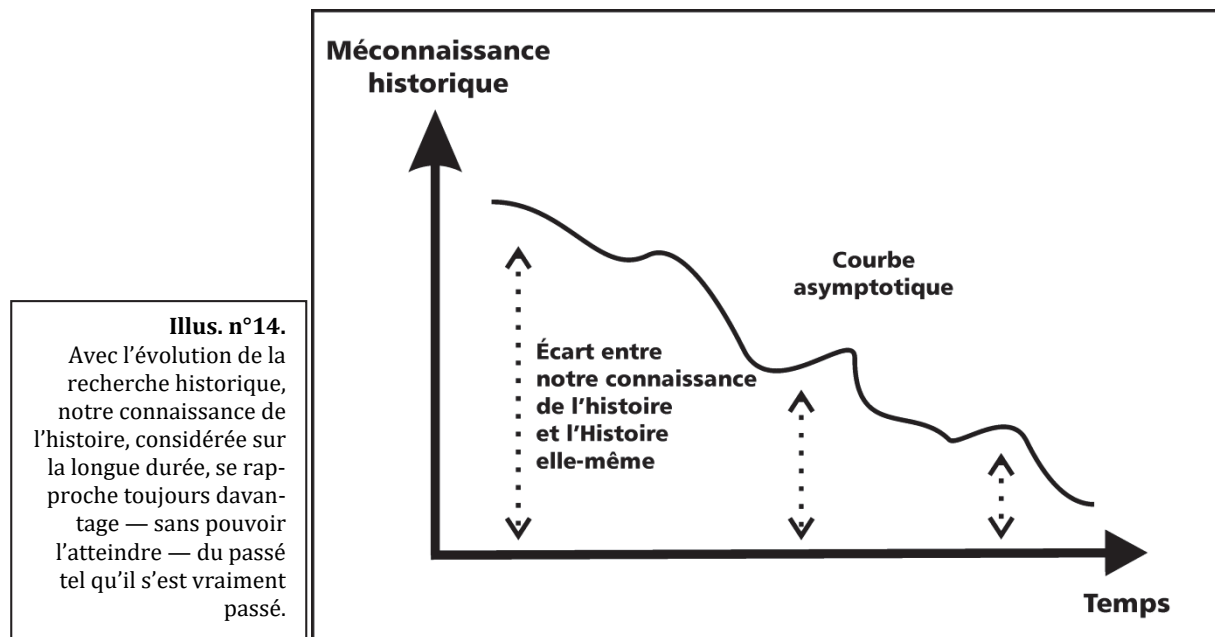
(\*\*\*) Tout est dans la nuance.

## 4. Un savoir n progrès

Jamais notre connaissance de l'histoire ne rejoindra l'Histoire telle qu'elle s'est vraiment passée, mais nous pouvons raisonnablement soutenir l'idée selon laquelle, sur la longue durée, l'écart entre les deux tend à diminuer, de sorte qu'il y a donc bien un progrès de notre connaissance historique.

QUESTIONS :

1. Pourquoi la légende de ce schéma précise-t-elle que :
  - a) c'est « sur la longue durée » ?
  - b) et « sans pouvoir l'atteindre » ?
2. Pour qui nous prendrions-nous si nous pensions que la courbe finira, bel et bien, par rejoindre l'histoire telle qu'elle s'est passée ?
3. Pourquoi, d'un côté, « histoire » et, de l'autre, « Histoire » ?



## IV. CONCLUSION

« S'il se vante je l'abaisse. S'il s'abaisse je le vante. »  
[Blaise PASCAL (1623-1662)]

À l'inverse du philosophe, qui est particulièrement enclin à tomber dans le dogmatisme, l'historien semble prémuni de ce travers, tant il a conscience de la complexité de l'histoire, de l'insuffisance de sa documentation, de la fragilité de sa reconstruction historique. Aussi serait-il plutôt porté à verser dans le scepticisme, en faisant de l'histoire une subjectivité radicale, en désespérant de pouvoir un jour connaître quelque chose. C'est pourtant entre ces deux écueils, tel un équilibriste, qu'il doit se maintenir, car tel est, non seulement sa condition, mais également l'humaine condition.

---

# Philosophie de l'histoire

---

« Comme l'individu qui veut se connaître se penche sur son passé, l'humanité interroge l'histoire », écrit M. Lenoble <sup>(1)</sup>, et rien n'est plus caractéristique que cette phrase. Caractéristique d'une époque — la nôtre — tellement infectée d'historisme <sup>(2)</sup> qu'elle ne conçoit pas qu'il puisse y avoir d'elle-même une autre connaissance que la connaissance historique, époque qui n'admet pas qu'elle puisse se comprendre et s'expliquer à elle-même si ce n'est à travers et en fonction de son passé, son histoire. L'humanité donc interroge son histoire... C'est alors que commencent ses embarras. Car elle s'aperçoit bien vite que c'est là une entreprise sinon impossible, du moins extrêmement paradoxale, et que, pas plus que l'individu ne peut se pencher sur son passé, lequel n'existe plus, elle ne peut interroger son histoire, c'est-à-dire *son passé réel*, du fait qu'il est justement *passé* <sup>(3)</sup>.

L'individu ne peut s'adresser qu'à sa mémoire, et c'est également à sa « mémoire », c'est-à-dire à ses traditions historiques, ou, mieux sans doute, à ses historiens, que doit s'adresser l'humanité. Elle ne se penche donc pas sur son histoire, mais sur celle que lui racontent ses historiens. Est-ce la même chose ? Il est très clair qu'il n'en est rien.

L'histoire — celle des historiens, la science historique — est pour l'humanité ce que la mémoire est pour l'homme. Or, qui dit mémoire, dit oubli <sup>(4)</sup>. Aussi M. Halphen <sup>(5)</sup> nous dit-il que « l'objectif le plus immédiat que se propose l'histoire est de sauver de l'oubli les faits du passé ». M. Halphen ajoute d'ailleurs immédiatement que « collectionner des faits n'est pas une fin en soi ». Sans doute. L'historien ne se contente pas d'amasser des faits ; il cherche à les ordonner, à les relier l'un à l'autre, à les expliquer l'un par l'autre. L'histoire de l'historien est un récit. Mais un récit basé sur les faits. Aussi est-il indispensable de commencer par les faits. Mais comment établir les faits ? Par témoignages ? témoignages dignes de foi, contemporains, écrits ? « L'histoire se fait avec des textes... » Hélas, nous savons bien que les témoins les plus honnêtes se trompent (si l'on devait croire les témoins de bonne foi rien ne serait établi avec une certitude plus grande que l'existence du Diable), que les documents officiels mentent, que concernant ces faits les plus importants

- 
1. Robert Lenoble (1902-1959), historien des sciences, auteur notamment de *Mersenne ou la naissance du mécanisme* (1942) et d'une *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature* (1969).
  2. Historisme : « Tendance à accorder une place prépondérante à l'histoire, dans l'explication des faits » ; « Doctrine selon laquelle toute vérité évolue avec l'histoire et devient historique », ce qui peut déboucher sur un relativisme historique.
  3. Aussi l'historien reconstruit le passé de l'humanité comme l'individu reconstruit son propre passé.
  4. Et heureusement qu'il en est ainsi, pour les individus comme pour les sociétés !
  5. Louis Halphen (1880-1950), historien spécialiste de la période médiévale, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, auteur d'une *Introduction à l'histoire* (1946).

il n'y a ni témoignages ni textes (les séances du Cabinet britannique sont secrètes et ne comportent pas de procès-verbaux, en dehors des Rois Mages la naissance du Christ n'a pas eu de témoins).

De plus, allons-nous sauver de l'oubli tous les faits du passé ? Il est clair que non. Il y en a trop. À les colliger <sup>(6)</sup> tous nous ne finirions jamais. Pour décrire, dans tous ses détails, une journée de sa vie Tristram Shandy a eu besoin d'une année. Et la description a rempli un volume <sup>(7)</sup>. Il est clair donc qu'un choix s'impose. On va laisser tomber les faits insignifiants, les faits sans importance. On ne gardera que ceux qui en ont une. Mais qui, et quoi, déterminera l'importance, ou la non-importance, des faits en question ? Rien, en effet, n'est important en soi. « Important » est une notion relative et les faits et les gestes « importants » pour certains, dans une certaine perspective, peuvent n'en avoir aucune si on les considère d'un point de vue différent. Pour prendre un exemple classique, nous ne cherchons pas à savoir ce que Richelieu <sup>(8)</sup> ou Wilhelm von Humboldt <sup>(9)</sup> ont vécu du matin au soir, ni ce que Goethe <sup>(10)</sup> a mangé, tel jour, à son petit déjeuner. Cela n'a aucun intérêt. Pour nous, c'est-à-dire, pour celui qui étudie l'histoire politique ou l'histoire littéraire, assurément. Mais pour Richelieu et Humboldt eux-mêmes ? Et pour ceux qui s'intéressent à Richelieu et à Humboldt en tant que tels ? Leurs biographes donneraient cher pour savoir, exactement, ce que leurs héros ont vécu en une journée... De même que l'historien de l'alimentation humaine — et Dieu sait, si l'historien trop souvent l'ignore, combien l'alimentation est importante pour la vie et donc pour l'histoire — il n'est pas sans intérêt de savoir ce qu'un Goethe, un Humboldt, un Richelieu, etc., etc., etc., mangeaient à leur petit (et à leur grand) déjeuner.

---

#### 1<sup>re</sup> sélection

Ainsi c'est l'historien, ou du moins la perspective de l'historien, qui détermine l'ordre des faits qui sont intéressants et importants pour lui. Faits littéraires, économiques, juridiques ; faits politiques, scientifiques, etc. L'histoire nous apparaît comme découpée en tranches. L'histoire se divise en histoires. Une division qui, sans doute, n'est pas arbitraire, du moins pas entièrement arbitraire, mais qui, tout de même, reste sujette à caution ; en effet, aucun découpage donné ne s'impose. On sent bien que l'on pourrait découper autrement.

---

6. Colliger : « Réunir en un recueil, une collection ».

7. Œuvre en 9 volumes du romancier anglais Laurence Sterne (1713-1768), *Vie et opinions de Tristram Shandy* fut publié entre 1760 et 1767.

8. Cardinal Richelieu (1585-1642), prélat et homme politique français, ministre de Louis XIII.

9. Wilhelm von Humboldt (1767-1835), érudit, philologue, philosophe du langage, et diplomate allemand. Fondateur de l'Université de Berlin (1810).

10. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), écrivain allemand.



De plus, à l'intérieur de chaque tranche les faits restent toujours trop nombreux. Le problème du choix des faits importants et donc, du critère de leur importance, se repose à nouveau. Si l'historien nous répond que ce n'est pas lui mais l'histoire elle-même qui fait le choix, que les faits importants sont ceux qui ont eu de l'importance, de l'influence, une action, des suites, il aura sans doute raison. Mais sa réponse soulève de nouveaux problèmes, tout aussi difficiles que celui qu'elle est appelée à résoudre. Elle présuppose, évidemment, que nous savons comment les « faits » agissent les uns sur les autres, que nous pouvons établir entre les faits des relations de cause à effet, que nous avons déjà résolu le problème — obscur et difficile entre tous — des lois historiques et de la causalité dans l'histoire. En outre, toute tentative de ce genre brise nécessairement le classement linéaire des faits en ordres ou séries homogènes <sup>(11)</sup> que nous venons d'établir. Les faits littéraires ne sont nullement indépendants des faits économiques, des faits politiques... Ainsi que le remarque M. Lenoble dans l'intéressant article que j'ai déjà cité <sup>(12)</sup> : « On s'étonne de la querelle du *Cid* et j'admire toujours la peine que se donnent les manuels pour l'expliquer aux élèves. Mais les Espagnols étaient à Corbie ! » Enfin, à déterminer ainsi les faits importants par l'importance de leurs effets futurs on fausse nécessairement l'image de l'époque que l'on étudie ou, si l'on préfère, on se la représente d'une manière plus juste <sup>(13)</sup>, mais en tout cas très différente de celle des contemporains. Car les contemporains — et n'oublions pas que ce sont les contemporains qui sont pour nous les *témoins* du passé, — ne possédant pas le don de prophétie et ignorant donc les suites lointaines des faits « importants » qui se produisaient sous leurs yeux, étaient rigoureusement incapables de les apprécier à leur juste valeur et de s'apercevoir de leur importance réelle, puisque *pour eux*, c'est-à-dire à l'époque où ils se produisaient, ils n'en avaient aucune. Ainsi c'est nous qui déterminons l'importance des faits qui constituent notre histoire (important est ce qui est important pour nous) ; c'est à partir du présent que se forme pour nous notre passé. Le cercle se referme : partis à la recherche du passé pour nous expliquer notre présent, c'est celui-ci, ou son reflet que nous y retrouvons <sup>(14)</sup>...

Comment pourrait-il en être autrement ? Le passé n'est plus. C'est nous qui le reconstituons dans notre présent. C'est nous qui, dans la trame continue du temps et de l'espace, découpons les objets mêmes de notre recherche. Ainsi que l'a très justement dit M. Aron <sup>(15)</sup> : « Le moment décisif de la recherche... en histoire, est le découpage des termes

---

11. Homogène : « Qui sont de même nature ».

12. R. LENOBLE, « Les nouvelles conceptions de l'histoire », *Revue philosophique*, 1945.

13. Ne faudrait-il pas lire : « plus rationnelle » ?

14. La situation qui nous apparaît ainsi n'est pas sans analogie avec celle que nous décrit Sir Arthur Eddington pour la science physique qui ne retrouverait sur le rivage des faits que la trace de ses propres pas.

15. Raymond Aron (1905-1983), philosophe et sociologue français, auteur notamment d'une étude sur *La sociologie allemande contemporaine* (1935) et d'une *Philosophie critique de l'histoire* (1938, 1950).

et la définition des concepts <sup>(16)</sup>. » Or, ce découpage et cette définition des concepts peut se faire de manières multiples et très différentes : Moyen Âge, Renaissance, Classicisme, Romantisme, c'est nous qui constituons ces « objets », et c'est pour cela que nous en avons tant d'interprétations différentes, tant d'« histoires » divergentes et, bien souvent, opposées. C'est que les entités étudiées, au fond, ne sont pas les mêmes et qu'au surplus elles sont vues à partir de « présents » différents. Car c'est toujours *notre* histoire que nous écrivons <sup>(17)</sup>, l'histoire de ce qui nous est arrivé, à nous, à nos amis, à nos parents, à nos ancêtres, à notre pays, — c'est pourquoi l'histoire est, le plus souvent sinon toujours, *historia calamitatum et rerum gestarum* — ; aussi diffère-t-elle de celle de nos voisins, de nos ennemis, des « autres ». Cela se comprend : une bataille est victoire pour les uns, défaite pour les autres ; elle n'est pas vue de la même manière par les vainqueurs et les vaincus. La Révolution française se présente autrement pour les blancs et les bleus, la guerre de 14 pour un Allemand et un Français... Toute l'histoire nationale est œuvre de partisans ; pour être objective, l'histoire de l'Europe devrait être écrite par un Chinois.

Mais le Chinois pourrait-il la comprendre ? Pouvons-nous comprendre l'histoire de la Chine ? <sup>(18)</sup> L'impartialité de l'historien n'est-elle pas un idéal contradictoire ? L'impassibilité, l'indifférence ne nous rend-elle pas justement aveugles pour la réalité vivante du passé (et même du présent) ? Un incroyant peut-il comprendre, c'est-à-dire revivre en lui-même, les attitudes de la foi ? N'est-ce pas la sympathie — et la haine — qui rendent clairvoyant ? Un historien « sans amour et sans haine » serait peut-être un érudit, un annaliste ou un archéologue. Pourrait-il être un *historien* ?

Toutes ces questions, et beaucoup d'autres encore, telles par exemple le problème de la causalité historique et des lois dans l'histoire, de la nécessité et de la contingence <sup>(19)</sup> ; le problème de l'objet de l'histoire — qu'est-ce qu'il faut étudier : ce qui se répète ou, au contraire, ce qui ne se répète pas ? l'histoire est-elle, comme toutes les autres sciences, science du général ou celle de l'individuel ? — le problème de l'objet même de la science historique — esprit, civilisation, valeurs culturelles, formes de vie, etc. <sup>(20)</sup> ; le problème du rôle de la conscience dans l'histoire et celui, connexe, de la vérité, c'est-à-dire de la réalité historique (cachée aux contemporains mais manifeste à nous) ; le problème de la constance ou de la variabilité des facteurs, motifs et mobiles de l'évolution historique et de la valeur (importance) de ces facteurs, etc., etc., ont été longuement débattus au cours

---

16. R. ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, 1938, p. 193.

17. Et pas seulement l'histoire du présent !

18. Songeons ici à la problématique du Même et de l'Autre.

19. Contingent, opposé à nécessaire, désigne ce qui peut se produire ou non.

20. En d'autres termes, quel est le contenu de l'histoire : la formation et la dissolution des Empires ? L'éducation du genre humain ? La conquête, par l'homme, de la maîtrise sur la nature ? Ou de sa propre liberté ? Ou de la conscience de soi ? Ou de tout cela ensemble ?

du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle <sup>(21)</sup>. Sans grand résultat d'ailleurs. Et même avec un résultat négatif. La critique des conditions du savoir historique en arrivait à mettre en doute sa possibilité. Ainsi aboutissait-on à cette situation paradoxale de voir une science historique se développer avec une rapidité prodigieuse, marcher de conquête en conquête et de victoire en victoire, et de la voir devenir d'autant plus incertaine en ce qui concerne ses bases théoriques que les résultats de ses découvertes apparaissaient plus assurés.

[...]

Ce n'est pas à une « critique de la raison historique » que se livre M. Halphen dans son charmant petit livre — M. Halphen est complètement libre de préoccupations philosophiques, — mais à la description du travail réel de l'historien, à l'étude des conditions, en quelque sorte matérielles, de l'histoire. Aussi est-il éminemment instructif, et l'optimisme robuste qu'il respire dégage, pour le philosophe, une leçon salutaire. Il nous rappelle le fait que la science historique existe, qu'elle progresse et que, donc, le philosophe qui se pose, à l'instar de Kant, la question : « Comment l'histoire (ou la science historique) est-elle possible ? » ne doit pas (leçon que, d'ailleurs, le philosophe aurait pu tirer de la méditation de Kant) aboutir à la négation du fait et de sa possibilité.

La science historique, nous rappelle M. Halphen, est une science relativement très récente. Sans doute est-il exagéré de ne la faire commencer qu'avec Voltaire <sup>(22)</sup> et Gibbon <sup>(23)</sup> : la critique historique est née au XVII<sup>e</sup> siècle, et ce sont ses érudits, avant tout les Bénédictins de Saint-Maur et les Bollandistes, qui en ont développé les méthodes. Mais ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que furent constitués les grands recueils de sources et de documents, que furent systématiquement explorés et classés les archives et les documents publics d'abord, puis, lorsque les historiens ont compris leur intérêt et leur valeur, les archives privées, les documents économiques, juridiques, etc. Travail indispensable, car si l'histoire ne se fait pas uniquement avec les textes — M. Halphen proteste vivement contre les exagérations méthodiques qui asservissent l'historien aux « sources » et le transforment en annaliste ou érudit pur — elle ne peut pas être faite en dehors d'eux. C'est au contact direct des sources, dans le travail concret de leur maniement et de leur critique que s'affine le sens historique de l'historien, et c'est bien souvent dans ses sources mêmes qu'il trouve « le fil conducteur qui a toutes chances de nous mener droit au but » (p. 49).

M. Halphen se méfie des théories. Il estime vaines « toutes les tentatives faites pour donner des événements du passé un type d'explication uniforme » (p. 55). L'explication

---

21. Cf. là-dessus les deux importants ouvrages de M. R. ARON, *Essai sur la théorie de l'histoire dans l'Allemagne contemporaine*, Paris, 1938, et *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, 1938.

22. François Marie Arouet, dit Voltaire (1694-1778), écrivain français, auteur, notamment, de *L'histoire de Charles XII* et, surtout, du *Siècle de Louis XIV*.

23. Edward Gibbon (1737-1794), historien anglais, auteur d'une *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* (1776).

marxiste <sup>(24)</sup> en est aussi peu capable que n'importe quelle autre. « La vie ne se laisse pas ramener à des formules aussi simples. Elle est faite d'une infinité d'éléments de tout ordre s'équilibrant d'une manière continuellement variable et obligeant, par suite, l'historien à fuir la rigidité des systèmes pour suivre dans ses détours le mouvement infiniment souple de la réalité quotidienne telle que les documents et sa propre expérience ne cessent de lui révéler » (p. 56).

M. Halphen a bien raison d'insister sur la nécessité pour l'historien de l'expérience de la vie ; et de l'esprit de finesse ; et sur le danger de l'esprit de géométrie. Pourtant, pas plus que dans les sciences de la nature, on ne peut se contenter, en histoire, d'empirie pure <sup>(25)</sup>. On ne peut pas « laisser parler les textes ». Car, ainsi que l'a fort bien remarqué un des meilleurs historiens modernes, les textes, par eux-mêmes, ne disent rien. Pour qu'ils nous disent quelque chose, il faut les interroger. Pour recevoir des réponses, il faut poser des questions. Ce qui veut dire, en d'autres termes, qu'on ne les approche pas sans théorie.

[...]

La science historique essaye de reconstruire et de reconstituer le passé à l'aide de l'interprétation de ses fragments et vestiges — surtout matériels — auxquels les vicissitudes du temps ont permis de perdurer et d'arriver jusqu'à nous. Qui ne voit le caractère hasardeux de cette entreprise ? Ce sont des fragments et des fragments de fragments que le temps nous a conservés. Ce qui a été détruit est perdu. Comment reconstituer le tout de la littérature ou de la philosophie grecque à partir des débris que nous en possédons ? Et sans ce tout, comment comprendre les parties ? Une phrase, on le sait bien, n'a de sens que dans son contexte. Que faire si le contexte manque ? Là même où nous sommes favorisés par le sort, notre impuissance éclate : personne n'a encore su mettre en ordre le texte d'Aristote, ou compléter la Vénus de Milo. C'est avec bon droit que Valéry <sup>(26)</sup> a appelé l'histoire : « pauvre petite science conjecturale ».

Si l'on tient compte de toutes les chances d'erreur que comporte la recherche historique, en multipliant en quelque sorte le degré d'indétermination de ses agents atomiques (les hommes) par le degré d'incomplétude des données et le degré d'incertitude de la reconstruction, et en y ajoutant encore celles qui proviennent du caractère arbitraire de nos concepts, on sera frappé non des imperfections et des lacunes de la science historique

---

24. Le marxisme considérait le développement des forces productives, et donc les processus économiques, comme la clé de voûte de l'évolution historique.

25. L'empirisme qualifie toute doctrine philosophique qui soutient que la connaissance humaine se tire de l'expérience. Le mot « empirique » s'applique donc à tout ce qui a sa source dans l'expérience, par opposition à la connaissance rationnelle qui se tire de la raison. En tant qu'attitude, c'est la décision d'observer simplement les faits sans formuler d'hypothèse. Mot d'ordre de l'empirisme : « il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit auparavant passé par le sens ».

26. Paul Valéry (1871-1945), écrivain français.

mais de ses succès et du progrès accompli en si peu de temps. Les progrès, et leur rapidité, s'expliquent sans doute par le caractère même de l'époque qui a vu naître et se développer la science historique : époque de révolutions, de changements profonds et rapides dans la structure sociale, économique, politique de notre société ; époque d'un grand enrichissement de l'expérience historique collective. L'histoire, comme toute chose, est *filia temporis*. Or, c'est par le changement seulement que se révèle à nous la réalité du temps. L'histoire — dans les deux sens du terme — n'existe que là où il y a changements. Il n'y a pas d'histoire proprement dite, ni de science historique, dans les sociétés sinon immuables, du moins suffisamment stables pour que les changements restent imperceptibles. Il est normal donc qu'il n'y ait pas d'histoire dans et pour une société primitive ; il est normal également que, dans et pour une société aristocratique à structure économique et sociale à peu près constante, ce soient les événements politiques (les guerres, les changements dynastiques, etc.) qui apparaissent comme formant le contenu de l'histoire ; il est normal qu'à une époque qui traverse une révolution économique, telle que l'a vécue le XIX<sup>e</sup> siècle, l'importance des facteurs économiques en arrive à être reconnue (non pas qu'on ait jamais ignoré que *omnia revertunt ad nummos*, mais c'était là un élément constant de la vie, non un élément de l'histoire) il est normal qu'à une époque de conflits sociaux de plus en plus intenses, l'importance de ceux-ci, le rôle de la lutte des classes — déjà entrevue par les grecs — finit par être découverte ; enfin étant entrés dans une époque de révolution technique permanente nous avons compris l'importance des facteurs *technologiques*. On pourrait allonger la liste : facteurs démographiques, religieux, biologiques, etc., etc. Chaque fois la découverte *dans le présent* provoque une reconstruction et une réinterprétation du passé, provoque la *découverte*, dans le passé, de choses qui nous avaient échappées jusque-là. Encore une fois, il faut savoir regarder pour voir, et savoir poser des questions pour recevoir des réponses.

Un cercle vicieux ? Nullement. Plutôt un va-et-vient. Un mouvement en spirale dans et par lequel l'humanité accomplit son γνῶθι σεαυτὸν [« connais-toi toi-même »]. Et c'est pour cela que l'œuvre de l'historien ne sera achevée qu'avec la fin de l'histoire et qu'il nous faudra toujours réécrire et re-reconstruire l'histoire de notre passé.

Alexandre Koyré

# Bibliographie

---

## I. REFERENCES PRINCIPALES

- [1] *Comment se fait l'histoire : pratiques et enjeux* / par François CADIOU, Clarisse COULOMB, Anne LEMONDE et Yves SANTAMARIA. – Paris : Éditions La Découverte, 2005. – 384 p. – (Guides repères).
- [2] BLOCH (Marc), *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* / préface de Jacques LE GOFF ; édition annotée par Étienne BLOCH. – Paris : Armand Colin, 2004. – 159 p.
- [3] GÉNICOT (Léopold), *Simple observations sur la façon d'écrire l'histoire*. – Louvain-la-Neuve : [Service d'impression de l'Université catholique de Louvain], 1980. – 120 p. – (Travaux de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université catholique de Louvain ; 23 : Section d'histoire ; 4).
- [4] GUSDORF (Georges), *De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée*. – Paris : Payot, 1977. – 336 p. – (Bibliothèque scientifique).
- [5] KOYRÉ (Alexandre), *Philosophie de l'histoire*, in *Europe*, vol. 24, 1946, n°9, pp. 108-117.
- [6] MARROU (Henri-Irénée), *De la connaissance historique*. – Version revue et augmentée de la 6<sup>e</sup> édition. – [Paris] : Éditions du Seuil, 1975. – 318 p. – (Points histoire).
- [7] METZGER (Hélène), *L'historien des sciences doit-il se faire le contemporain des savants dont il parle ?*, dans H. METZGER, *La méthode philosophique en histoire des sciences : textes 1914-1939* / réunis par Gad FREUDENTHAL. – [Paris] : Librairie Artème Fayard, 1987. – pp. 9-21. – (Corpus des œuvres de philosophie en langue française).
- [8] ———, *Le rôle des précurseurs dans l'évolution de la science*, dans H. METZGER, *La méthode philosophique en histoire des sciences : textes 1914-1939* / réunis par Gad FREUDENTHAL. – [Paris] : Librairie Artème Fayard, 1987. – pp. 75-91. – (Corpus des œuvres de philosophie en langue française).
- [9] ———, *Tribunal de l'histoire et théorie de la connaissance scientifique*, dans H. METZGER, *La méthode philosophique en histoire des sciences : textes 1914-1939* / réunis par Gad FREUDENTHAL. – [Paris] : Librairie Artème Fayard, 1987. – pp. 23-39. – (Corpus des œuvres de philosophie en langue française).
- [10] STOFFEL (Jean-François), *De la nécessité de l'histoire des sciences pour les études de philosophie des sciences*, in *Revue philosophique de Louvain*, vol. 94, 1996, n°3, pp. 415-427.

## II. REFERENCES SECONDAIRES

- [11] ARON (Raymond), *Introduction à la philosophie de l'histoire : essai sur les limites de l'objectivité historique*. – Paris : Éditions Gallimard, 1938. – 353 p. – (Bibliothèque des idées).
- [12] BIRAULT (Henri), *Science et métaphysique chez Descartes et Pascal*, dans *La phénoménologie et les sciences de la nature : colloque de l'Académie internationale de philosophie des sciences, 2-4 septembre 1963*. – Bruxelles : Office international de librairie, 1965. – pp. 163-206.
- [13] FEBVRE (Lucien), *Combats pour l'histoire*. – Paris : Colin, 1953. – IX, 458 p. – (Économies, sociétés, civilisations).
- [14] KOYRÉ (Alexandre), *Compte rendu d'Étienne Gilson : « L'esprit de la philosophie médiévale »*, in *Recherches philosophiques*, vol. 2, 1932-1933, pp. 566-569.
- [15] ———, *Compte rendu d'Étienne Gilson : « La théologie mystique de saint Bernard »*, in *Recherches philosophiques*, vol. 4, 1934-1935, pp. 481-484.
- [16] ———, *Introduction à la lecture de Platon [suivi de] Entretiens sur Descartes*. – [Paris] : Éditions Gallimard, 1987. – 229 p. – (Les essais ; 107).
- [17] ———, *La pensée moderne*, dans A. KOYRÉ, *Études d'histoire de la pensée scientifique*. – [Paris] : Éditions Gallimard, 1985. – pp. 16-23. – (Tel ; 92).
- [18] ———, *La philosophie de Jacob Boehme*. – 3<sup>e</sup> édition. – Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 1979. – xvii, 523 p. – (Bibliothèque d'histoire de la philosophie).
- [19] ———, *Mystiques, spirituels, alchimistes du XVI<sup>e</sup> siècle allemand*. – [Paris] : Éditions Gallimard, 1971. – 184 p. – (Idées ; 233).
- [20] ———, *Perspectives sur l'histoire des sciences*, dans A. KOYRÉ, *Études d'histoire de la pensée scientifique*. – [Paris] : Éditions Gallimard, 1985. – pp. 390-399. – (Tel ; 92).
- [21] LENOBLE (Robert), *Esquisse d'une histoire de l'idée de nature*. – Paris : Éditions Albin Michel, 1969. – 446 p. – (L'évolution de l'humanité ; 10).
- [22] SIMON (Gérard), *Kepler : astronome - astrologue*. – [Paris] : Éditions Gallimard, 1979. – 488 p. – (Bibliothèque des sciences humaines).

# Table des matières

---

## Introduction

I. DÉFINITION .....	1
1. Étymologie .....	1
2. Diversité des acceptions nationales .....	1
3. Une perspective méthodologique.....	1
4. Distinctions supplémentaires .....	2
Différente de la critique historique — Différente de la pédagogie de l'histoire — Différente de l'épistémologie historique — Différente de la philosophie de l'histoire — Conclusion	
II. TRAITES DISTINCTIFS.....	3
1. Descriptive et réflexive .....	3
2. Normative et critique.....	3
III. THÈMES.....	3
IV. LIMITES .....	4
1. Aversion de l'historien pour les considérations méthodologiques .....	4
2. Motifs de cette aversion.....	4
3. Quelques exceptions .....	5
4. Notre objectif.....	5
5. Notre point de vue .....	5

## I. Les faits

I. INTRODUCTION .....	7
Au départ et à l'arrivée : les faits — Des faits inaccessibles directement	
II. SURVIVRE .....	8



III. IDENTIFIER .....	9
IV. CONSTITUER .....	9
1. La conception classique .....	9
2. La constitution de nouveaux documents historiques .....	9
3. Conclusion .....	11
V. ÉNONCER .....	11
La vision commune — Un fait utilisable est toujours déjà un fait énoncé	
VI. CLASSER .....	12
VII. SÉLECTIONNER .....	12
VIII. SOUPESER .....	13
Une importance relative — Une importance subjective	
IX. COMPRENDRE .....	15
X. INTERROGER .....	15
XI. EXPLIQUER .....	16
Du danger des déductions logiques — De l'intérêt des « pieds de nez » adressés par l'histoire à la logique ou du moins à « notre » logique	
XII. RELIER .....	16
Nécessité et originalité de l'opération consistant à relier les faits en un récit — Insuffisance de l'ordre chronologique — Les trois façons de produire un récit historique novateur	
XIII. CONCLUSION .....	18
1. La base empirique de l'historien .....	18
2. La nécessité de construire un récit vivant .....	19
<b>II. Comprendre</b>	
I. PRINCIPES GÉNÉRAUX .....	20
1. Introduction .....	20

2. Pouvoir retrouver du Même dans l'Autre .....	20
<i>A) Un principe incontournable.....</i>	<i>20</i>
Nécessité de partager du Même... pour découvrir l'Autre — Conséquences générales	
<i>B) Un « Même » toujours présent : des hommes comme nous !.....</i>	<i>23</i>
3. Savoir être ouvert à l'Autre .....	23
4. Savoir se faire Autre.....	24
5. Refuser les cloisonnements disciplinaires.....	25
La loi positiviste des trois états — Critique — Conséquences néfastes sur la pratique historique — Nécessité d'une approche globale	
6. Avoir le sens de la complexité.....	27
A) Refus de la simplicité logique.....	27
B) Prudence à l'égard de l'esprit de système.....	27
7. Ne rien écarter .....	28
8. Ne pas abuser de la notion de précurseur .....	29
Une notion intéressante — Le danger de la modernisation... engendré par une lecture de l'histoire « à reculons »	
9. Oublier ce que nous savons.....	30
10. Retrouver le pensable et l'impensable d'une époque.....	31
11. Resituer le document dans son contexte.....	31
II. COMPARER ET JUGER .....	31
1. Introduction.....	31
<i>A) Comparaisons à finalité pédagogique.....</i>	<i>31</i>
<i>B) Comparaisons à finalité qualitative.....</i>	<i>32</i>
2. Des situations incomparables .....	32
<i>A) Ce n'est pas la même science .....</i>	<i>32</i>
<i>B) Ce ne sont pas les mêmes objectifs.....</i>	<i>33</i>
<i>C) Ce ne sont pas les mêmes objets .....</i>	<i>34</i>
<i>D) Conclusion.....</i>	<i>35</i>
3. Quel point de comparaison ? .....	35

A) Nécessité d'un point de comparaison.....	35
B) L'état actuel du savoir.....	35
C) Un point de comparaison relatif.....	36
D) Un point de comparaison éphémère.....	36
4. Le danger d'anachronisme .....	37
5. Conclusion .....	37
III. CONTINUITÉ OU RÉVOLUTIONS ?.....	37
1. Introduction.....	37
2. Enjeux idéologiques .....	38
L'exemple du moyen âge	
3. Réflexions critiques .....	39
A) Préparation et révolution ne sont pas incompatibles.....	39
À la recherche des antécédents... tout en reconnaissant le caractère révolutionnaire	
B) La création du continuisme.....	40
Le continuisme permet d'interroger l'histoire en toute quiétude — Cette interrogation crée le continuisme — Le sens de la lecture de l'histoire	
IV. LE PRÉSENT DE L'HISTORIEN .....	43
1. Un point de vue incontournable.....	43
2. Un point de vue peut-être a-normal .....	43
3. Un point de vue mouvant.....	44

### III. La vérité

I. INTRODUCTION .....	46
1. Définition .....	46
II. LA CONCEPTION POSITIVISTE .....	46
1. Présentation .....	46
2. Critique.....	47
A) L'objectivité.....	47

B) La précision .....	47
C) Le recul historique.....	48
D) Conclusion.....	48
III. ENTRE DOGMATISME ET PYRRHONISME.....	48
1. Contre le dogmatisme.....	48
2. Contre l'hypercritique .....	48
3. Une certitude raisonnable .....	49
Différence entre démonstration et argumentation — Conséquences — Entre gris clair et gris foncé	
4. Un savoir en progrès.....	50
IV. CONCLUSION .....	51

## Annexe

A. KOYRÉ, <i>PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE</i> .....	52
BIBLIOGRAPHIE .....	59
TABLE DES MATIÈRES.....	61